



Groupes de travail CORREF post-CIASE

BON ARBRE, BONS FRUITS

(Mt 7,15-23)

Assemblée générale intermédiaire

Avril 2023

Groupe post-CIASE « Bon arbre - bon fruit »

Membres

Anne Ferron, ancienne membre de la Communauté de l'Emmanuel plus de 30 ans, étudie les sociétés closes d'un point de vue philosophique. A réfléchi à Mt 7 après avoir été exclue de l'Emmanuel.

Jean-Baptiste Lecuit, Carme, professeur de théologie, accompagnateur spirituel.

Philippe Lefebvre, Dominicain, Professeur d'Ancien Testament à l'Université de Fribourg. Écoute et défense de nombreuses victimes d'abus. Avec son livre *Comment tuer Jésus ?* (Cerf, 2021), il éclaire bibliquement le mécanisme des abus.

Geneviève Médevielle, Auxiliatrice, Ancien professeur de théologie morale à l'Institut catholique de Paris, commissaire apostolique d'une communauté religieuse sous dérives sectaire, accompagnatrice spirituelle.

Brigitte Navail, témoin des abus dans l'Église, membre du collectif de personnes victimes Foi et Résilience, actuellement membre de l'équipe d'accompagnement des Laïcs en Mission Ecclésiale dans le diocèse de Nanterre. Entrée aujourd'hui dans un travail théologique à la Institut Catholique de Paris comme réparation personnelle pour comprendre comment l'Église en est arrivée là.

Bénédicte Rivoire, supérieure générale des petites sœurs du Sacré Cœur, médecin de formation. Membre du CA de la CORREF. Avant d'entrer dans sa Congrégation, elle avait vécu 5 ans dans une communauté nouvelle, aujourd'hui (heureusement) disparue.

Anne Lécu, animatrice du groupe, Dominicaine de la Présentation, médecin en milieu carcéral, membre de la cellule des dérives sectaires de la CEF, autrice de *Afin que vous donniez du fruit*, Cerf, 2022.

=====

Frédéric Mounier : ancien journaliste à "La Croix" (chef du service "Religions" et correspondant à Rome (2009-2013), ancien président de la Délégation Catholique pour la Coopération (CEF/ 2001-2009), ex-rédacteur en chef de la revue "Laennec", animateur-producteur sur RCF national des "Racines du Présent" (Histoire) et "Où va la vie" (Bioéthique avec le Centre Sèvres). Coordonne les groupes de travail CORREF "Post-CIASE"

Paris, le 9 février 2023

Sommaire

MEMBRES.....	2
SOMMAIRE	3
RÉSUMÉ.....	4
TÉMOIGNAGES.....	12
A. COMMENT LIRE LE TEXTE ÉVANGÉLIQUE DE MATTHIEU 7,15-23 POUR ÉVITER UNE LECTURE DÉVOYÉE ?.....	13
I. LIRE (RÉELLEMENT) LE TEXTE	13
II. CLARIFIER LE SENS DES MOTS : QU'EST-CE QUE FRUCTIFIER SELON LES ÉCRITURES ?	15
1. <i>Fructifier dans la Genèse - Premier mot que Dieu adresse à l'homme</i>	16
2. <i>Fructifier dans l'Évangile – « Fruit » : premier nom donné par un humain à Jésus</i>	19
III. JUGER DES FRUITS À PARTIR DU CHRIST, FRUIT ET PAROLE PAR EXCELLENCE	20
1. <i>La terre de la fructification</i>	20
2. <i>Les fausses paroles et la mauvaise terre</i>	21
3. <i>Une disposition : l'Esprit d'enfance</i>	22
4. <i>La parrhèsia</i>	24
B. LA MÉTAPHORE DE MATTHIEU 7 DÉTOURNÉE AU SERVICE DU PRÉSUPPOSÉ QUE L'ŒUVRE EST BONNE QUAND BIEN MÊME LE FONDATEUR SERAIT DÉVIA NT OU CRIMINEL	26
I. QUAND LA MÉTAPHORE JUSTIFIE L'ŒUVRE COMME BEAU FRUIT : LA DIFFICILE QUESTION DU LIEN ENTRE UN AUTEUR ET SON ŒUVRE	26
1. <i>Le trouble dans l'opinion : Comment juger l'œuvre d'un déviant ?</i>	26
2. <i>Comment juger l'œuvre du déviant si cette œuvre semble un « beau fruit » ?</i>	26
3. <i>Quand le jugement sur l'œuvre du déviant est dépendant de la polémique du lien moral existant entre l'auteur et son œuvre</i>	27
4. <i>Les leçons du monde de l'art sur le lien artiste et son œuvre</i>	27
5. <i>La question de l'autonomie institutionnelle de l'œuvre par rapport au charisme personnel du fondateur</i>	29
II. QUAND LA MÉTAPHORE DE MATTHIEU 7 CONDUIT À INTERPRÉTER LE NOMBRE COMME FRUIT DE LA PROVIDENCE	29
C. CHEMIN VERS DES RECOMMANDATIONS.....	33
I. PRÉALABLE : OUVERTURE OU FERMETURE À L'ALTÉRITÉ ?	33
1. <i>Les « sociétés closes » de Henri Bergson, éclairage sur les causes systémiques</i>	33
2. <i>Le processus de l'emprise</i>	35
II. RECOMMANDATIONS CONCLUSIVES.....	39
1. <i>Ne plus utiliser la métaphore de Mt 7 pour justifier une œuvre et son auteur</i>	39
2. <i>Relativiser le quantitatif et tout ce qui relève de l'apparence (notoriété, gloire, bel aspect extérieur, discours lisse... les critères mondains en somme)</i>	39
3. <i>Écouter le cri des victimes-témoins. Ne pas lire les Écritures sans eux/elles</i>	39
4. <i>Réintégrer les versets des psaumes imprécatoires dans la liturgie afin de donner des mots pour dire la plainte, d'entendre véritablement le cri des victimes et comprendre en profondeur le salut de Dieu</i>	39
5. <i>Connaître le processus de l'emprise pour éviter une forme de naïveté dans les interprétations bibliques comme dans les visites canoniques ou apostoliques</i>	39
6. <i>Former les visiteurs et les évêques aux visites canoniques et au risque d'emprise</i>	39
7. <i>Interdire l'entrée de nouveaux membres dans les communautés problématiques</i>	40
8. <i>Moratoire sur la création de communautés nouvelles</i>	40
9. <i>Dissoudre les communautés déviantes, et se donner les moyens pour accompagner les membres. ...</i>	40
10. <i>Ne pas accepter un dossier de béatification avant un délai de 50 ans après le décès de la personne.</i>	41
III. POUR ALLER PLUS LOIN	41
1. <i>Se pencher sérieusement sur le contenu doctrinal des groupes issus du renouveau charismatique, et notamment des groupes qui promeuvent :</i>	41
2. <i>Travailler une sérieuse théologie du charisme et de l'Esprit saint</i>	42

Résumé

La métaphore de l'arbre et des fruits en Matthieu 7, 19-20 a bien souvent été utilisée pour juger bonnes des œuvres, puis justifier leurs auteurs ou fondateurs même pervers. Mais une telle lecture oblitère la parole de leurs victimes ; dès lors, est-elle légitime ? Écouter vraiment la parole (A) et comprendre ce qu'induit l'extrapolation (B) conduit à des recommandations (C).

A. Lire le texte de Matthieu 7, 15-23 sans le dévoyer

I - Lire (réellement) le texte, c'est voir qu'en Matthieu 7, 15-23, Jésus nous met en garde contre les faux-prophètes et en aucun cas ne nous invite à désigner les prophètes ou œuvres bonnes, lecture pourtant couramment faite. Car contrairement à la tradition chrétienne la plus ancienne qui nomme « arbre » la croix du Christ et « fruit » son corps suspendu, moribond, esseulé, certains dans l'Église ont employé le thème du fruit dans un sens mondain vantant la belle apparence, comme, le nombre de recrues. Pourtant, dès la prédication de Jean le Baptiste, nous sommes mis en garde contre l'apparence. Il tance les religieux venus à lui : « *Vipères, [...] Produisez donc un fruit digne de votre métanoïa* » (Mt 3, 8).

II - Le thème de la fructification est essentiel dans la Bible, et même inaugural. Le premier mot que Dieu dit aux humains qu'il a créés est : « *Fructifiez...* » (Gn 1, 28). Également, le premier nom qu'un homme donne à Dieu fait homme, est « fruit » : l'enfant dans le sein de Marie est nommé par Élisabeth « *fruit de ton ventre* » (Lc 1, 42). Noter que :

* **Fructifier n'est pas multiplier – Genèse 1**. Les humains créés ne sont pas multitude foisonnante, mais un mâle et une femelle, « homme » et « femme » dans la rencontre (Gn 2), la parole adressée. Le texte insiste non sur la multiplication mais sur la façon de dominer la création. Dieu domine par la parole, et ainsi l'homme, créé par lui à son image et sa ressemblance.

Fructifier n'est pas multiplier, mais n'est pas compter non plus. Attention à l'idéologie du nombre. Dénombrer, c'est mettre la main sur ce que l'on dénombre. Abraham ne peut compter : « *compte les étoiles si tu peux* », car seul le Seigneur « *compte le nombre des étoiles et donne à chacune un nom* » (Ps 147, 4).

* **Le fruit est d'abord intérieur – Genèse 2**. Il n'est pas chose mais relation. Le Seigneur donne une compagnie à l'être humain qui ne sera lui-même que s'il est « pour » un autre. Devant la femme l'homme parle : « *l'os de mes os et la chair de ma chair* ». De même origine ils peuvent se parler, comme avec Dieu. L'union avec l'être qui partage de l'intérieur la même chair habitée par la parole porte du fruit.

* **Le fruit est à recevoir et non à saisir – Genèse 3**. Le serpent tord la parole de vie de Dieu en un interdit d'un Dieu jaloux qui voudrait garder le fruit. Il fait croire à la femme que le fruit est extérieur et ne peut que s'accaparer. Ève prend (*laqah*, verbe jusqu'alors réservé à Dieu) le fruit. Au contraire, le Christ, lui, « *n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu, mais il s'est dépouillé...* » (litt. vidé de lui-même) (Ph 2, 7)

* **Le temps de la fructification** est un temps long. Ainsi en est-il pour Sarah et Abraham. Dieu leur avait annoncé une descendance comme un débordement que l'on ne peut compter,

mais les « travaille » pendant des années. Puis, « *Dieu visita Sarah et elle conçut* » (Gn 21, 1).

De même, Dieu « [retient] *le fruit du ventre* » de Rachel (Gn 30, 1-2), (Élisabeth, longtemps stérile, désignera l'enfant dans le ventre de Marie : « *le fruit de ton ventre* »). Rachel meurt en enfantant un deuxième fils près de Bethléem (Gn 35, 16-20). Le lieu où elle donne vie est aussi son tombeau, et sa postérité est « fructueuse ». En Rachel la stérile qui enfante deux fois Dieu est désigné comme celui qui donne la vie là où elle est impossible.

Du « *fruit de ton ventre* » (Lc 1, 42) au fruit suspendu à la Croix, *le modèle de la fructification est le Christ*, le fruit. Porter du fruit passe par porter en soi le Christ et se laisser configurer à lui.

III. Juger des fruits à partir du Christ, Fruit et Parole par excellence

* **Pour fructifier, l'homme doit être « *planté dans la maison du Seigneur* »** (Ps 92) ou comme Jacob couché en Dieu, enraciné en Dieu (Gn 28, 11). Le fruit surgit de la rencontre intime et intense de l'homme et de Dieu. L'enfant dit « *fruit du ventre* » manifeste cette collaboration de l'homme avec Dieu pour que vienne la vie. Le psaume 1 dit la fécondité du juste, envahi par la parole de Dieu, comme un arbre « *qui donne son fruit en son temps* ».

* A contrario du juste planté en Dieu, l'homme peut être ailleurs dans une mauvaise terre, et la parole être dévoyée. **Les paraboles du semeur** le disent. Au bord du chemin les fausses paroles ou *pseudo* paroles, dans les endroits rocheux les paroles vides (*kenos*), ou vaines (*matès*) semées dans les épines, ne correspondent pas à la bonne terre de la fructification.

Ce qui est faux est dit dans l'évangile « pseudo » : pseudo-prophètes, pseudo-témoins, pseudo-messies, *pseudologos*, et *pseudochristoi*, qui « *produiront de grands signes et des prodiges, au point d'abuser s'il était possible, même les élus* » (Mt 24, 23-24).

* Recevoir la parole de Dieu requiert une disposition, **l'esprit d'enfance**. Jésus appelle un enfant et le place « *au milieu* » des disciples (Mt 18, 2), place qui est le plus souvent la sienne. L'esprit d'enfance configure au Christ, dépendant du Père, obéissant jusqu'à la croix.

Mais l'esprit d'enfance n'est pas l'infantile. L'infantile ne reçoit pas. Il se laisse séduire par la toute-puissance magique des figures qui assurent le succès. L'infantile prend, accapare, touche, se rassure.

* **Parole de Dieu, parole entre les hommes : la parrhèsia.**

La « bonne terre » accueille la parole, celle de Dieu et celle du frère. Qu'est-ce qu'écouter la parole d'un autre ? « *Prenez garde, comment vous entendez !* » (Luc 8, 18).

La parole, celle de Dieu (Lv 26, 13) celle de Jésus (Jn 16, 25) celle des apôtres après la pentecôte (Ac 28, 31), est *parrhèsia*, parole directe, audacieuse, libératrice. La *parrhèsia* est le pouvoir du citoyen grec de parler librement et sans contrainte dans l'assemblée du peuple. Concept grec, il est introduit dans les Écritures lors de leur traduction en grec : la notion de « relèvement du peuple » passe à celle de « parole libre ». Le régime de parole pour un peuple libre est la *parrhèsia*. La *parrhèsia* est de mise dans l'*ekklèsia*.

B. La métaphore de Matthieu 7 détournée au service du présupposé que l'œuvre est bonne quand bien même le fondateur serait déviant ou criminel

I. Ce présupposé génère une question, celle du lien entre un auteur et son œuvre

Que faire des œuvres des fondateurs déviants ? Dissoudre, supprimer ? Ou conserver ?

Comment concilier, et peut-on concilier, ce qu'on estime fécond de l'œuvre avec la souffrance des victimes qu'un maintien de l'œuvre suscite ? Le trouble est d'autant plus grand qu'on a jugé l'œuvre comme « beau fruit ». Ce jugement de valeur (par ex. pour l'Arche) est légitimé par l'utilisation de la métaphore de l'arbre et des fruits.

La métaphore établit un lien moral entre le déviant et son œuvre. Soit on croit que la malignité de l'homme se transmet à son œuvre, soit on ne peut pas croire que le fondateur mérite condamnation parce que l'œuvre fait du bien. Si les fruits semblent bons, comment dire que l'arbre n'est pas bon ? Cet usage de la métaphore, qui octroie le succès à la fécondité spirituelle du fondateur, condamne de fait toute critique, donc la parole des victimes.

Le monde de l'art est aujourd'hui face à la même problématique du lien entre l'artiste et son œuvre : La création artistique est-elle ou non dissociable de la personnalité et des actions de l'artiste ? La réponse n'est pas univoque.

Peut-on, ou non, dans le cadre ecclésial, parler d'autonomie de l'œuvre à l'égard du fondateur ? Le témoignage des victimes est capital. Par prudence, on peut écarter l'œuvre pour éviter chez les victimes des réminiscences du traumatisme. La dissolution s'impose dans les cas de pratiques contraires à l'évangile. Mais l'œuvre peut aussi être considérée détachée du fondateur (l'Arche). Une évaluation réclame temps et discernement.

Noter que la métaphore arbre-fruits analyse la situation des abus dans le cadre d'une relation duelle (le fondateur-son œuvre) alors que les relations sont plus complexes.

II. Ce présupposé est sous-tendu par une lecture erronée de l'action de la providence

Les succès quantitatifs impressionnent dans un contexte de raréfaction des vocations. Mais le nombre n'est pas signe d'une conformité à la volonté de Dieu. Une corrélation quantité et qualité est soutenue par une vision erronée de la providence. Elle présuppose que Dieu contrôlerait personnes et événements de telle sorte que soit assuré le succès numérique de ce qui est de qualité et empêcherait ce succès pour ce qui est sans qualité. Cette conception de la providence implique que toutes les épreuves devraient être regardées comme envoyées par Dieu. Conséquemment, le viol d'un enfant serait une épreuve permise par Dieu.

Mais la toute-puissance de Dieu est l'amour, qui ne peut parvenir à ses fins par aucun autre moyen que ceux de l'amour qui se laisse crucifier, non pas, bien qu'il puisse forcer la liberté humaine, mais parce qu'il ne peut le vouloir sans cesser d'être amour.

Le seul « bon fruit » que la providence puisse garantir aux personnes qui se laissent guider par elle est le progrès dans la conformité au Christ.

C. Chemin vers des recommandations

I. Préalable : ouverture ou fermeture à l'altérité ?

* Le concept de « société close » d'Henri Bergson, permet d'éclairer le fonctionnement des organisations, Église incluse, faisant obstacle à la parole.

Tout corps organisé cherche naturellement sa propre perpétuation. Esprit de corps, souci de l'unité, hiérarchie, frontière en sont des caractéristiques communes. Mais s'y cantonner expose l'homme à vivre une destinée de fourmi dans sa fourmilière où tous les éléments sont soumis au principe de cohésion de l'ensemble, sans que la parole, expression de la liberté, soit d'aucune nécessité. Inaudible car non nécessaire pour la vie de la société close, la parole est de plus dangereuse car elle insuffle le nouveau qui met en péril l'organisation. *Il vaut mieux qu'un seul meure et que l'ensemble ne périsse pas.* La société close exclut de fait la parrhèsia.

*** Le processus d'emprise** trouve toutes ses justifications dans la société close. Frontière, corps, unité, hiérarchie ... Comprendre le phénomène d'emprise, violence et traumatisme majeur pour ceux qui en sont victimes, est difficile mais indispensable.

Un groupe sectaire a des invariants : un territoire réel ou virtuel d'identification, un projet politique interprétatif de la réalité jetant la suspicion sur le monde extérieur au groupe, un dualisme de type gnostique, une frontière filtrant les pratiques ésotériques et n'en laissant rien paraître (par exemple aux visiteurs apostoliques), un leader (ou une oligarchie) ni psychologiquement sain ni nécessairement bien intentionné soutenu par une histoire mythique inventée, une collusion des trois pouvoirs – normatif, exécutif, judiciaire – entre les mains du leader ou du groupe oligarchique, ce qui interdit toute remise en question en interne et engendre une culpabilisation irrationnelle en cas d'infraction. Les normes internes priment sur celles de la société civile, justifiant infractions et faux-témoignages. Sont couramment mis en place des systèmes alternatifs en interne, par exemple en matière d'éducation ou de soins. Jugement et sanction en cas d'écart appartiennent au leader, qu'appuie l'ensemble de la communauté.

L'emprise d'un manipulateur est précédée d'une mise en état de faiblesse par étapes : rencontre confiante avec discours flatteur, isolement progressif, activisme entraînant affaiblissement physique ou psychique, orientation des enseignements prodigués, dévoiement de techniques psychologiques de soin...

L'apparition d'une culpabilité liée aux faits de douter ou de penser est marqueur de l'emprise. À ce stade, le système de défense de la proie est paralysé. Les rituels mis en place, l'habitude de dévoilement du fort interne au conducteur dangereux solidifient l'emprise ; le prosélytisme encourage le manipulé à manipuler à son tour. Ce processus change l'état de conscience de la victime et la coupe de son réseau d'appartenance originaire. Le monde extérieur lui devient étranger ; elle devient, et étrangère pour ses proches, et chose du prédateur et du groupe d'appartenance.

II – Des recommandations développées sont faites à l'issue de ce travail : pour une attention à l'écoute de la parole, pour une vigilance face au phénomène d'emprise, pour une prudence quant aux communautés nouvelles.

1. Ne plus utiliser la métaphore de Mt 7 pour justifier une œuvre et son auteur
2. Relativiser le quantitatif et tout ce qui relève de l'apparence (notoriété, gloire, bel aspect extérieur, discours lisse... les critères mondains en somme).
3. Écouter le cri des victimes-témoins. Ne pas lire les Écritures sans eux/elles.
4. Réintégrer les versets des psaumes imprécatoires dans la liturgie afin de donner des mots pour dire la plainte, d'entendre véritablement le cri des victimes et comprendre en profondeur le salut de Dieu
5. Connaître le processus de l'emprise pour éviter une forme de naïveté dans les interprétations bibliques comme dans les visites canoniques ou apostoliques
6. Former les visiteurs et les évêques aux visites canoniques et au risque d'emprise

Ceci sera sans doute traité par un autre groupe, néanmoins nous avons laissé nos remarques afin que la CORREF s'en saisisse si elle le pense nécessaire.

- La vigilance épiscopale : comment elle s'exerce, avec quelles personnes et quelles compétences
- S'inspirer des grilles de lectures qui existent déjà (Annexe) pour les visites canoniques de communautés.
- Lire avec attention les textes normatifs des Instituts et ne les approuver que lorsqu'ils sont précis et cohérents avec le droit en vigueur et le droit canonique.
- Organiser systématiquement des visites canoniques mixtes. Toujours associer des femmes à la visite canonique de groupes féminins. Le visiteur doit pouvoir aller visiter tous les lieux et toutes les pratiques (manger au réfectoire avec les sœurs, voir leurs cellules...).
- Évaluer avec précision quel est le rapport à la loi et à la parole dans l'institut visité :
 - o L'institut pense-t-il être au-dessus de la loi,
 - o Respecte-t-il le cadre légal (droit du travail, obligations sociales, protection des mineurs, impôts, normes de sécurité).
 - o Le droit est là pour les plus faibles¹ (article de Stéphane Joulain)
- Être tout particulièrement attentif aux discours autour du thème des vocations. Comme l'avait noté Hervé Legrand, on est passé d'une théologie de l'appel à une théologie de la vocation qui sous-entend que « Dieu sait depuis toujours où est ta place » et par conséquent « L'Église sait où est ta place ».
- Être tout particulièrement attentif aux mécanismes de soumission qui s'apparentent à l'obéissance (demander l'autorisation du supérieur pour tout).
- Être attentif aussi aux manques d'autorité, à l'insécurité institutionnelle qui provoque aussi des abus.
- Évaluer la réception du Concile Vatican II dans les communautés visitées (intérêt, indifférence, rejet ?)
- Le lien avec l'Église locale : être un parmi d'autres dans le peuple chrétien et non dans une position de surplomb
- Le lien avec la société

7. Interdire l'entrée de nouveaux membres dans les communautés problématiques

8. Moratoire sur la création de communautés nouvelles

- Nous demandons de repousser *sine die* la reconnaissance de communautés nouvelles (associations privées et publiques de fidèles *menant la vie commune*) pour se laisser le temps d'analyser la situation dans laquelle nous sommes aujourd'hui. Cela s'est déjà fait au XIII^e avec les ordres mendiants.
- Obligation de communiquer sur le niveau de reconnaissance canonique sur tout document et site internet concernant l'institut.

1. Stéphane JOULAIN, *La Croix* du 23 octobre 2022 : « Le droit canon est souvent utilisé pour défendre le puissant face au faible, alors que la raison d'être du droit est de protéger le faible du fort ». <https://www.la-croix.com/Debats/Affaire-Santier-Je-croix-capacite-linstitution-ecclesiale-rendre-justice-matiere-penale-2022-10-23-1201239023>

9. Dissoudre les communautés déviantes, et se donner les moyens pour accompagner les membres.

10. Ne pas accepter un dossier de béatification avant un délai de 50 ans après le décès de la personne.

- Il convient de traiter avec attention les dossiers d'introduction des causes de béatification. D'où vient la demande ? Quel délai de prudence après le décès faut-il respecter (pour éviter de participer à une opération organisée de communication ?) : *Sancto tardivo* !

III. Pour aller plus loin.

Ce n'est pas directement l'objet de notre commande, mais il nous a semblé important de travailler les deux questions suivantes :

1. Se pencher sérieusement sur le contenu doctrinal des groupes issus du renouveau charismatique, et notamment des groupes qui promeuvent :

Les prières de guérison, les prières de délivrance et divers petits exorcismes, les mélanges psycho-spirituels tels que l'Agapothérapie (le Cénacle de Cacouna au Québec), la Christothérapie (proposée en Mayenne par L'Étoile Notre Dame²), les groupes qui promeuvent la « guérison » des abus sexuels par la prière comme « Du chagrin à la grâce³ » posent la question de l'hétérodoxie de leurs doctrines.

Un danger tout particulier est à souligner dans les pratiques de bibliomancie⁴. Dans certaines communautés nouvelles, une certaine façon d'utiliser les Écritures est tordue : ouvrir les Écritures pour chercher comment agir relève d'une pratique magique de la parole. De plus, cela risque de se substituer à la liturgie, dans laquelle la parole de Dieu est reçue dans la communauté et non dans une relation sans médiation entre Dieu et l'homme. Or, la parole de Dieu peut aussi nous venir par le frère. Dans ces communautés, c'est pourtant transmis comme une "bonne pratique". On fait référence à François d'Assise qui a peut-être fait cela une ou deux fois dans sa vie⁵.

2. <https://www.etoilenotredame.org/page/la-christotherapie-c-est-quoi->

3. <https://www.duchagrinalagrace.com>

4. « Il s'agit pour l'intéressé d'interroger un livre, la Bible le plus souvent, en s'en remettant au hasard, pour y trouver la réponse à une question en rapport avec la vocation et le salut. Le volume est ouvert à n'importe quelle page, puis une ligne est pointée. La sentence qui s'y trouve favorisera le discernement. » Fabienne HENRYOT, « Quand Dieu parle dans le livre : pratiques de la bibliomancie chrétienne », *Communication & langages*, 2017/3 (N° 193), p. 3-23

5. Jean de la Croix, *La montée du mont Carmel*, Cerf, 2010, Livre II, chap. 16, § 14 : « Il leur paraît bon d'accepter les unes [les visions venant de Dieu] et de repousser les autres, se mettant ainsi, eux et les âmes, en grande peine et en grand danger à vouloir discerner entre les fausses et les véritables. Dieu ne leur demande pas de se mettre en cette peine, ni d'exposer les âmes simples et crédules à ce danger et à cette lutte car ils disposent, pour avancer sur le chemin, d'une doctrine saine et sûre qui est la foi. » *Ibid.*, Livre II, chapitre 17, § 7 : « On ne trouverait à cela [discerner entre les bonnes et les mauvaises révélations et à reconnaître s'il s'agit de l'ange de lumière ou de l'ange des ténèbres] aucun profit, mais une perte de temps et un obstacle pour l'âme qui s'exposerait alors à de nombreuses imperfections et à ne plus aller de l'avant parce qu'elle s'occuperait de ce qui est inutile au lieu de laisser de côté la médiocrité des perceptions et des connaissances particulières, comme nous l'avons dit au sujet des visions corporelles ; nous y reviendrons plus loin ». *Ibid.*, Livre II, chapitre 30 : « Puisque dans les chapitres

L'exhortation apostolique *Verbum Domini* avait pourtant nettement mis en garde contre cette pratique :

§ 44 : En effet, le « littéralisme » mis en avant par la lecture fondamentaliste représente en réalité une trahison aussi bien du sens littéral que du sens spirituel, en ouvrant la voie à des instrumentalisation de diverses natures, en répandant par exemple des interprétations anti-ecclésiales des Écritures elles-mêmes. [...] Le fondamentalisme tend à traiter le texte biblique comme s'il avait été dicté mot à mot par l'Esprit et n'arrive pas à reconnaître que la Parole de Dieu a été formulée dans un langage et une phraséologie conditionnés par telle ou telle époque.

§ 86. [...] il faut éviter le risque d'une approche individualiste, en se rappelant que la Parole de Dieu nous est précisément donnée pour construire la communion, pour nous unir dans la vérité durant notre marche vers Dieu. C'est une Parole qui s'adresse à chacun personnellement, mais c'est aussi une Parole qui construit la communauté, qui construit l'Église. C'est pourquoi *le texte sacré doit toujours être abordé dans la communion ecclésiale*. En effet, « il est très important d'effectuer une lecture communautaire (...), car le sujet vivant de l'Écriture Sainte c'est le Peuple de Dieu, c'est l'Église.

Enfin, le renouveau charismatique promet souvent une théologie de la prospérité. Or, fructifier n'est pas forcément prospérer !

2. Travailler une sérieuse théologie du charisme et de l'Esprit saint

Ce qui fait porter du fruit, c'est l'Esprit saint. L'Esprit est à l'œuvre bien souvent là où on ne l'attend pas, partout où Dieu dialogue avec le monde. C'est l'Esprit saint qui est expert en humanité, pas l'Église. L'esprit de vérité est à l'œuvre partout. Ce n'est pas « nous » qui le possédons. Et comme Thomas l'a découvert, c'est l'Esprit du Christ *crucifié* et ressuscité.

Il semble que la question des charismes soit travaillée par le groupe de Sylvie ROBERT (commission théologique de la CORREF).

17, 18, 19 et 20 de ce livre, il est déjà question des erreurs et des dangers et de la prudence qu'il faut avoir, je m'y reporte et ne m'étends pas davantage ici. Je dis seulement que la leçon principale et sûre est de n'en faire aucun cas mais de se gouverner en tout par la raison et par ce que l'église nous a enseigné et nous enseigne à chaque jour. »

L'arbre et les fruits en Mt 7 : retrouver le sens de la Parole.

Ou Le type même d'une interprétation dévoyée de l'Écriture à des fins de justification de la fécondité d'une œuvre fondée par un déviant ou un criminel

Notre groupe est chargé de comprendre comment la citation de Matthieu 7, 17-20 peut éclairer (ou pas) la situation des fondateurs déviants et des communautés qu'ils ont fondées. Il est classique de dire qu'on n'a peut-être pas été vigilant à l'égard de certains arbres quand aujourd'hui on voit « les fruits » (Cf. Légionnaires du Christ). Que vaut cette image tirée de Mt 7 ? Comment entendre celles et ceux qui pensent s'être construits positivement alors que le fondateur et la gouvernance du groupe étaient viciés ? À partir de cette utilisation de Mt 7, nous sommes invités à approfondir la septième recommandation de la CIASSE : « Mettre au jour, démasquer, les expressions bibliques dévoyées à des fins de manipulation et aider à une lecture critique et spirituelle de la Bible à tous les niveaux de formation ».

En effet, la parabole de l'arbre et des fruits de Matthieu 7 a parfois été utilisée pour justifier l'injustifiable. Ainsi, des cardinaux de la Curie venus parler à la Légion du Christ pour limiter les dégâts *après* les révélations sur le fondateur, ont dit entre autres :

- « ...Et j'irais jusqu'au fond de ce que nous enseigne Mt au chapitre 7 : tout arbre bon donne de bons fruits, et l'arbre mauvais donne de mauvais fruits. Un arbre bon ne peut produire de mauvais fruits, ni un arbre mauvais produire de bons fruits ». *Or le fruit est bon. Le fruit est extraordinairement bon... Il est excellent, magnifique...* Alors peut-on dire que l'arbre est mauvais ? En pure logique je dirais que non. Et je l'absous. J'absous le Père Maciel⁶. » Cardinal Frank Rode.
- « ...le Christ a voulu qu'il y ait parmi ses ancêtres un certain nombre de femmes de peu de vertus. Ainsi, Celui qui n'avait aucun péché s'est entouré génétiquement du péché pourrions-nous dire. Hosanna au Fils de David ! *Gloire à la Légion*, même si elle a été victime de la faiblesse humaine, victime de la force du mal ... » Cardinal Dario Castillon Hoyos⁷.

Nous voudrions prendre le temps 1) d'analyser le passage de Mt 7 concerné, et par extension mettre à jour les dangers d'une lecture non critique du texte biblique, et préciser des éléments de discernement pour mieux comprendre ce qu'est la fructification 2) puis mettre en évidence les questions posées dans le rapport œuvre/auteur lorsque l'auteur a été reconnu coupable de crimes ou délits 3) et donner quelques points de recommandation et de vigilance.

Parce que nous n'arrivons jamais neutres face à un texte biblique, il nous paraît indispensable d'en être conscient et d'oser expliciter nos présupposés. Nous abordons le texte non seulement dans un contexte, avec un certain nombre de connaissances mais aussi avec un vécu particulier et un arrière-plan ecclésial donné. Nous assumons notre responsabilité éthique de la lecture biblique de telle sorte qu'elle ne puisse pas engendrer des mécaniques d'injustice ou de négation de l'expérience des victimes. Une lecture « injuste » du texte biblique serait non seulement non

6. Théologiquement, on n'absout pourtant pas un mort.

7. Cité par Xavier LÉGER dans son intervention à l'I.C.S.A. à Trieste, le 4 juillet 2013. Cette conférence est citée par Céline HOYEAU, *La trahison des pères*, Paris, Bayard, 2021, p. 177.

ajustée au texte, mais elle se révélerait incapable de rendre justice aux victimes. C'est pourquoi, notre groupe incluant des personnes témoins et victimes d'abus, a choisi d'écouter des victimes et leur propre lecture de Mt 7 comme critère éthique de l'interprétation lorsque celle-ci s'avère congruente avec l'accueil inconditionnel des petits et des souffrants dont témoignent les Évangiles.

Témoignages

« Que se passe-t-il quand s'écroulent ces rêves qui justifiaient jusque-là votre confiance dans le monde, quand un choc vient soudain lézarder une vie jusqu'alors bien réglée ? Qu'en est-il lorsque la foi ne peut plus s'appuyer sur la confiance dont l'accroissement semblait si naturel ? Qu'arrive-t-il quand une personne hantée par de tels souvenirs ne dispose de l'aide d'aucun psychologue et ne peut plus chercher refuge qu'en l'Église ? Et quoi, quand on ne peut même pas raconter ce qui s'est passé pour s'en faire consoler, mais qu'on veut encore croire ? Est-ce le début d'une histoire faite de mensonge, ou d'une histoire de foi ? Toujours est-il que, sur ce souvenir d'un croyant, une implacable odeur continuera à peser. Pour celui qui a vécu cela, la prière sera avant tout une prière du manque, une prière de l'effacement de Dieu. Il est rassurant pour lui que même le Nouveau Testament se termine par un cri. »
Jean-Baptiste Metz, *Memoria passionis*.

La tentation est grande lorsqu'on lit l'écriture de rester à la surface et de s'en tenir à une lecture très spiritualisante, édifiante, qui au fond si l'on n'y prend pas garde, n'engage pas grand-chose de notre humanité et du soin que nous prenons les uns des autres. En ce sens, la lecture erronée de la parabole de l'arbre et des fruits, si elle peut éventuellement donner bonne conscience et éviter de creuser trop loin, est un exemple frappant. Car à bien y regarder, elle tire un trait définitif sur celles et ceux dont la vie a explosé sous l'emprise, la manipulation, l'agression. Les fruits étaient bons, donc finalement le reste n'a que peu d'importance... Encore et toujours, c'est la négation de leur humanité souffrante. C'est leur cri qu'il faut entendre à chaque détour de la parole de Dieu, à chaque ligne, dans chaque verset. Parce qu'à travers lui, c'est le cri du Christ sur la croix qu'il nous est donné d'entendre. (Brigitte)

« [Les violences dans l'Église font] apparaître des personnes dont la vie est brisée, la confiance trahie, l'enthousiasme détruit, et aussi, plus souvent qu'on ne le pense chez ces mêmes personnes, un courage, une dignité, un goût de la vérité qu'on ne rencontre pas si souvent. Par ces gens abusés, malmenés, trahis, nous sommes donc ramenés au mystère central de l'Église : la grandeur de Celui qu'on a accablé et qui, contre l'attente de ces bourreaux, ouvre à une vie dont on n'avait pas idée ». Philippe Lefebvre, *Comment tuer Jésus ?* Abus, violence et emprises dans la Bible, Paris, Cerf, p. 41.

A. Comment lire le texte évangélique de Matthieu 7,15-23 pour éviter une lecture dévoyée ?

« L'engagement dans la lecture biblique n'a de sens que si un engagement de la vie de foi et la recherche pratique du royaume de Dieu lui correspondent. La lumière sur l'Écriture ne vient pas autrement. Ce n'est pas un propos édifiant, c'est une nécessité logique reconnue et confirmée par la tradition. » Paul Beauchamp, *Parler d'Écritures saintes*, 1987.

I. Lire (réellement) le texte

L'interprétation que nous proposons de ce texte est - comme toute interprétation - inspirée par le contexte dans lequel nous sommes. Nous n'en faisons pas un absolu, cependant de sérieux arguments nous permettent de la justifier, à commencer par la lecture de l'ensemble du passage de Mt 7 dans lequel notre courte péricope (Mt 7, 17-20) est insérée.

Le premier exercice est sans doute de lire le texte dans sa lettre, sans vouloir lui faire dire ce qu'il ne dit pas ni lui faire porter nos propres souhaits.

¹⁵ Méfiez-vous des faux prophètes qui viennent à vous déguisés en brebis, alors qu'au-dedans ce sont des loups voraces. ¹⁶ C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Vaut-il cueillir du raisin sur des épines, ou des figues sur des chardons ? ¹⁷ C'est ainsi que tout arbre bon donne de beaux fruits, et que l'arbre pourri donne des fruits mauvais. ¹⁸ Un arbre bon ne peut pas donner des fruits mauvais, ni un arbre pourri donner de beaux fruits. ¹⁹ Tout arbre qui ne donne pas de beaux fruits est coupé et jeté au feu. ²⁰ Donc, c'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez.

²¹ Ce n'est pas en me disant : "Seigneur, Seigneur !" qu'on entrera dans le royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est aux cieux. ²² Ce jour-là, beaucoup me diront : "Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé, en ton nom que nous avons expulsé les démons, en ton nom que nous avons fait beaucoup de miracles ?" ²³ Alors je leur déclarerai : "Je ne vous ai jamais connus. Écartez-vous de moi, vous qui commettez le mal !" (Mt 7, 15-23)

On utilise souvent cette image de l'arbre et des fruits pour focaliser sur les beaux fruits et justifier de soi-disant bons arbres, voire pour défendre des arbres que soi-même on estime, et bons, et menacés. Un sommet étant atteint par le cardinal Rode lorsque parlant à la Légion du Christ, il dit « *les fruits sont beaux ! Ils sont même excellents !* », ce qui amène bien logiquement à dire que l'arbre est bon. Le raisonnement est imparable.

Or si nous avons écouté et lu ce texte, nous voyons bien que l'interprétation du cardinal Rode n'est pas possible. Pourtant, combien de fois sommes-nous tentés de juger des fruits de nos actions par le résultat immédiat, tangible, chiffrable ? Pour qui sait lire, aucun doute n'est permis. L'image de l'arbre et des fruits dans Mt 7 est encadrée par la même phrase répétée : « *C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez* ». Les fruits de qui ? Des faux-prophètes. Afin de reconnaître qui ? Les faux-prophètes.

Jésus nous donne un outil, et un outil pour un but précis : reconnaître les faux prophètes dont nous devons nous méfier. Uniquement pour reconnaître les faux-prophètes. Pas pour

reconnaître les prophètes. Jésus ne dit pas : Ayez confiance dans les prophètes, c'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez ! Les victimes du père Maciel suffisent à discréditer tout le reste. Ainsi cette réflexion de Maurice Bellet : « On dit, ne rejetez pas le meilleur à cause du pire ! Si quelqu'un, dans un repas délicieux, mange une moule mauvaise, une seule, il vomit tout. C'est une question de survie. Allez donc lui expliquer, pendant qu'il se tord dans les spasmes, que tout était bon, tout, à une toute petite exception près, et que c'est vraiment dommage de gâcher tant de bonne nourriture⁸ ».

D'ailleurs, Jésus ne décrit que des mauvais arbres "ronces" et "épines" et leur sort : coupés et jetés au feu. Le mouvement auquel nous invite Jésus est donc bien celui-ci : du fruit (mauvais) à l'arbre (qui est donc mauvais). Or, par un tour de passe-passe, on a lu ce texte à l'envers. 1) On s'est attaché aux *fruits apparents* « Comme ils sont nombreux, oh les beaux fruits ». 2) Puis on les a *revendiqués* pour soi-même : « l'arbre (= nous) peut-il être mauvais ? ». Or la revendication pour soi-même de fruits en apparence très bons est traitée dans la suite de Mt 7 : « *Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé... chassé des démons... fait beaucoup de miracles ?* ». La conclusion de l'histoire est claire : « *Écartez-vous de moi vous tous qui faites le mal* ». De plus, chez Luc, le fruit revendiqué n'est pas le signe de la « sainteté » de celui qui le fait. Luc le rappelle (et l'on retrouve les faux prophètes) : « *Quel malheur pour vous lorsque tous les hommes disent du bien de vous. C'est ainsi, en effet, que leurs pères traitaient les faux prophètes* » (Luc 6, 26). 3) Dans le même mouvement que celui d'Eve, trompée par le serpent, le fruit revendiqué comme extérieur à soi et produit par soi, « *agréable à regarder, désirable* » finit par être accaparé.

A contrario, l'attitude du disciple est d'ignorer les fruits et la fécondité de sa vie. C'est encore Matthieu qui nous le dit : « *Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu nu...* » (Mt 25, 37-39) ou encore Mt 6, 3 : « *Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite* ».

Autrement dit : quand le regard va de beaux fruits à Dieu pour lui rendre gloire, ce sont sans aucun doute de bons fruits. Mais on ne les voit pour ainsi dire pas puisqu'on voit Dieu pour lui rendre gloire. Mais quand le regard va des fruits quels qu'ils soient, à un arbre, un homme, une communauté, ... une structure quelle qu'elle soit, ce sur quoi s'arrête notre regard est un faux-prophète. Sujet de la leçon : « *Méfiez-vous des faux-prophètes* ». Le texte de Mt 7 traite des fruits des faux-prophètes.

De plus, si l'on remonte un peu dans la péricope, les versets 13 et 14 critiquent à leur façon le succès apparent et la fascination pour le nombre :

¹³Entrez par la porte étroite. Elle est grande, la porte, il est large, le chemin qui conduit à la perdition ; et ils sont nombreux, ceux qui s'y engagent. ¹⁴Mais elle est étroite, la porte, il est resserré, le chemin qui conduit à la vie ; et ils sont peu nombreux, ceux qui le trouvent. (Mt 7, 13-14)

Il se pourrait que la porte étroite soit aux dimensions de la croix. Pour y passer, il faut être configuré à la croix. Ce n'est pas juste une anecdote que Jésus cite en passant. On y passe un par un, c'est une démarche personnelle. Ce ne sont pas tout de suite des foules. *Cela s'oppose à l'idéologie du chiffre.*

8. Maurice BELLET, *La longue veille*, 1934-2002, Paris, DDB, 2002, p. 14.

Lire de près le texte signifie qu'il ne faut pas sortir la métaphore du texte en négligeant l'ensemble du texte, sinon on en fait une légitimation d'une idée extérieure au texte.

Lire le texte avec attention pour comprendre ce qu'il signifie en lui-même. Ici la métaphore est au service de la dénonciation des faux prophètes et de l'idéologie du nombre.

Le texte biblique n'est jamais un moyen pour justifier quoi que ce soit de nos conduites. Il n'est pas une réponse à nos questions, mais une question qui doit nous remettre en question. Ici, la question est : qu'est-ce que donner du fruit ?

Ainsi la lecture du texte comme texte, fait sortir des fausses questions et de fausses interprétations de l'arbre et des fruits. Cette lecture révèle les abus de langage. Usons-nous de la vraie parole, de *parrhèsia* ?

Le critère fondamental d'interprétation des Écritures est le mystère pascal. Il n'y a possibilité de parler de « fruits » que dans cette perspective-là. La vraie fructification c'est la croix et la dispersion des disciples. Ce qui est divin en Christ, c'est la kénose (Cf. Ph 2). Le fruit dans les Écritures, c'est avant tout le Christ sur l'arbre de la croix. Et cela dirige notre lecture vers autre chose que le succès, selon des critères mondains.

II. Clarifier le sens des mots : qu'est-ce que fructifier selon les Écritures ?⁹

Certains discours sur le « fruit » constituent un exemple typique d'une dérive du sens. Au fil des textes, les Écritures élaborent un périmètre de sens, qui consonne avec notre expérience de la fructification et dans le même mouvement, la conteste, la déplace, lui donne d'autres harmoniques. La tradition chrétienne la plus ancienne nomme « arbre » la croix du Christ et « fruit » son corps suspendu, moribond, esseulé : « *Arbre splendide, éblouissant / orné de la pourpre du roi* »¹⁰.

Revenant à un sens mondain, bien éloigné de l'Écriture et de la tradition, certains dans l'Église ont employé à tort le thème du fruit, de la fructification pour désigner entre autres les nombreuses recrues suscitées par des fondateurs pernicioseux. Tel cardinal va ainsi jusqu'à « absoudre » *post mortem* Marcial Maciel, en désignant comme autant de fruits abondants les vocations que ce pervers aurait fait éclore. Tout ce qui paraît rassembler et foisonner n'est pas fruit. Quand Jésus parle aux croyants juifs de son époque qui commencent à s'attacher à son enseignement, il leur dit : « *Vous êtes de votre père, le diable [...]. Lui, il était homicide depuis*

9. Pour l'ensemble de ce passage, voir Philippe LEFEBVRE, « Réflexions bibliques sur l'emprise et la fructification », *Études* 2020/7-8, pp. 87-98 ; Anne LÉCU, *Afin que vous donniez du fruit*, Paris, Cerf, 2022.

10. « *Arbor decora et fulgida / ornata regis purpura* » chante l'antique *Vexilla regis* (composé au 6^e s. par saint Venance Fortunat)

le commencement ; il ne se tenait pas dans la vérité » (Jn 8, 44). Nul doute que, si le Christ avait alors été entouré par quelques responsables de sa future église, il se serait fait vertement tancer : « Ces Juifs nombreux s'attachent à toi et sont prêts à te suivre, et tu les dissuades avec brutalité ». C'est que le Christ sait ce que veut dire « porter du fruit » et « *un fruit qui demeure* » (Jn 15, 1-16).

Au début des évangiles, la prédication de Jean-Baptiste déploie l'image des arbres à fruit insistant sur le discernement : tout n'est pas fruit, même dans la parole « religieuse ». Aux pharisiens et aux sadducéens venus se faire baptiser, Jean lance cet avertissement : « *Vipères, qui vous a montré comment fuir la colère à venir ? Produisez donc un fruit digne de votre métanoïa* » (Mt 3, 8). Jean-Baptiste met en garde : il faut faire très attention aux « imitateurs » qui viennent dévotement se faire baptiser. Jean-Baptiste use immédiatement de ce vocabulaire : il n'y a de fruit que quand il y a changement radical d'orientation. Quand Jean appelle les pharisiens et sadducéens, « Vipères » en évoquant le fruit, il nous ramène au commencement quand un certain serpent essayait de manipuler le sens des mots et détourner les humains de Dieu. C'est comme s'il disait : « Ne recommençons pas cette histoire funeste et apprenons ce que, en Dieu et avec Lui, les mots veulent dire ».

1. Fructifier dans la Genèse - Premier mot que Dieu adresse à l'homme

Comme souvent dans les Écritures, les termes lourds de sens comme *fruit* ou *fructifier*, sont travaillés, dans des contextes différents, appariés à d'autres mots, engageant le lecteur à redoubler d'attention, à prendre en compte tout ce qui est dit.

* *Fructifier n'est pas multiplier (Genèse 1)*

Le thème du fruit, de la fructification, est essentiel dans la Bible. Il est même inaugural : le premier mot que Dieu dit aux humains qu'il a créés est : « *Fructifiez, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre* » (Gn 1, 27-28). Les arbres à fruit ont été créés au troisième jour, chacun ayant pour mission de donner du fruit « *selon son espèce* » (Gn 1, 11-12). Le « *troisième jour* » en régime biblique n'est pas n'importe quel jour. Il est jour du blé, des arbres et des fruits... et jour de la résurrection. Il porte en lui une dimension d'accomplissement, de révélation.

Si le texte prend la peine de distinguer « fructifiez » de « multipliez », c'est qu'ils ne sont pas synonymes. Les animaux du ciel et des eaux, créés le cinquième jour, ont reçu eux aussi pour mission de fructifier et se multiplier (Gn 1, 22). Dans cette perspective, le sixième jour de la création, jour où les humains apparaissent, la « fructification » n'est-elle alors pour eux que synonyme d'explosion démographique, comme cela semble le cas pour les habitants du ciel et de l'eau ? Doivent-ils porter du fruit comme les plantes et les animaux appelés à se reproduire sans limite ? Pour les animaux du ciel et des eaux, le texte insiste sur la multiplication : « *Dieu les bénit et dit : 'Fructifiez, multipliez, emplissez l'eau des mers, et que les oiseaux multiplient sur la terre'* ». En revanche, les humains créés ne sont pas une multitude foisonnante : il y a un mâle et une femelle (Gn 1, 27), qui ne deviendront « femme » et « homme » que dans la rencontre et la parole adressée à la fin de Gn 2. Chez l'humain, « fructifier » ne semble donc pas annoncer un pullulement imminent. L'emphase n'est pas mise sur la multiplication mais sur la façon de *dominer* la création.

Paul Beauchamp nous a appris que Dieu *domine par la parole*. En façonnant l'homme à son image et sa ressemblance, Dieu transmet « une manière seigneuriale d'être au monde¹¹ ». Le verbe « dominer » (*radah*), signifie en effet « régner en souverain ». On retrouve un équivalent de ce terme dans les évangiles, lorsque Jésus parle de sa royauté ou de son règne. Mais après la dévoration du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, la violence s'installe sur la terre. Avec le déluge, on assiste alors à une sorte de nouveau récit de la création (Gn 9, 2-3), qui reprend terme à terme les formulations de Genèse 1, mais avec une nuance de taille : il n'est plus question de « dominer » sur les animaux autrement que *par l'effroi*. Le verbe *radah* a disparu.

Fructifier n'est donc pas synonyme de multiplier, mais ce n'est pas compter non plus. Le texte biblique est souvent sévère avec les tentatives de calcul et de dénombrement qui visent à mettre la main sur ce que l'on dénombre. La descendance d'Abraham *ne peut pas* se dénombrer, pas plus qu'on ne peut compter la poussière de la terre (Gn 13, 16). Seul le Seigneur « *compte le nombre des étoiles et donne à chacune un nom* » (Ps 147, 4). Cette méfiance envers le geste, tentant, de dénombrer devrait nous mettre en garde. La Parole de Dieu encourage le faible, le pauvre, le petit reste, lorsque les puissants sont détruits. Ce qui a du succès et mobilise les foules n'est pas nécessairement « fruit de l'Esprit ».

** Le fruit n'est pas extérieur mais d'abord intérieur (Genèse 2)*

Dans le second récit de la création en Gn 2-3, une autre leçon nous est donnée : « *Le SEIGNEUR Dieu fit pousser du sol toutes espèces d'arbres séduisants à voir et bons à manger, et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal.* » (Gn 2,9). Dieu prend ensuite l'être humain, Adam, et l'établit dans le jardin d'Éden « *pour le cultiver et le garder* ». Le verbe « prendre » (*laqah*) est dans tout ce passage réservé à Dieu. Seul Dieu peut « prendre » sans « mettre la main sur » ni considérer ce qu'il prend comme un objet. Puis Dieu donne ce commandement à l'être humain : « *Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu ne mangeras pas, car, le jour où tu en mangeras, tu mourras* » (Gn 2, 16-17). Il y a donc deux arbres remarquables, l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance du bien et du mal dont l'emplacement n'est pas précisé.

Le récit raconte que le Seigneur décide de donner une compagnie à l'être humain qui ne sera lui-même que s'il est « pour » un autre. Devant la femme, l'homme apprend à parler : « *C'est l'os de mes os et la chair de ma chair* » (Gn 2, 23). Parce qu'ils sont de même origine, nés de la terre et du souffle de Dieu, ils peuvent se parler, comme Dieu leur parle et comme ils peuvent parler à Dieu. C'est l'union avec l'être qui partage de l'intérieur *la même chair habitée par la parole* qui peut porter du fruit. Tout ce qui est extérieur à l'être humain, les animaux, les arbres, et même les fruits ne peuvent pas lui procurer ce que l'autre être humain lui offre. Garder le jardin, garder son frère ou sa sœur, veiller sur la relation avec l'autre, c'est permettre au fruit de cette relation de naître et de grandir. Pour le dire autrement : le véritable fruit n'est pas extérieur, mais d'abord intérieur. Il n'est pas chose, mais plutôt relation.

11. Philippe LEFEBVRE, *Ce que prier veut dire*, Éditions du Carmel, 2019, p. 22-23.

** Le fruit est à recevoir et non pas à saisir (Genèse 3)*

Le serpent menteur tord les paroles du Seigneur : « *Alors, Dieu a dit, vous ne mangerez pas... ?* ». Mais c'est faux. Dieu a dit : « *Vous mangerez, mais...* ». La parole de Dieu donnait vie, le serpent en fait un interdit, un poison qui suggère un Dieu jaloux de l'homme qui veut s'en garder le fruit. Sa parole introduit la peur, dans la réaction d'Eve. Il la stérilise en quelque sorte par son mensonge et fait croire à la femme que le fruit est extérieur et qu'elle peut mettre la main dessus. Eve prend (*laqah*, jusqu'alors réservé à Dieu) du fruit et mange. Tout le parcours de la convoitise, charnelle ou intellectuelle, est là, dans les mots du serpent qui lui a suggéré « que le fruit est en dehors d'eux et ne peut que s'accaparer¹² ». Le serpent empêche désormais d'entendre la parole de Dieu comme un don, voire une semence qui portera du fruit. En miroir de ce qu'ils croient comprendre de Dieu, Ève et Adam vont accaparer le fruit.

C'est encore la figure du Christ qui vient nous aider à entendre cela, lui qui, selon les mots de Paul aux Philippiens 2, 7 : « *n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu, mais il s'est dépouillé (litt. : vidé de lui-même)...* ». Dans l'acte même de son dessaisissement, le Christ reçoit sa vie de nouveau. Nous sommes les moins bien placés pour juger du fruit de notre vie. Voilà la logique paradoxale de la semence et du fruit : plus je donne plus je reçois, plus je meurs plus je vis, et moins je le sais. Logique du *mysterion* de la foi : plus il se dévoile, plus il se cache, plus il se cache comme le grain en terre, plus il se dévoile dans la croissance de la plante. Le dessaisissement, la dé-préoccupation de soi permet de recevoir les fruits de la même manière, non comme un dû mais comme un don, y compris un don pour d'autres que nous, à notre insu.

** Le temps de la fructification*

Fructifier semble articuler deux moments de la production : d'une part l'enracinement et le cycle de la fructification qui prend du temps, et d'autre part le débordement des fruits. Les humains convoqués à la fructification (œuvre du sixième jour) sont donc appelés à ce mouvement : 1/ s'enraciner et se laisser activer par les cheminements lents et cachés de la fructification, 2/ afin de donner, enfin, ce fruit généreux. Voici des exemples dans la Genèse :

Sarah et Abraham

Sarah et Abraham sont deux vieillards abordés par Dieu au terme d'une vie décevante : Sarah a été stérile quand elle avait l'âge d'enfanter et elle arrive, avec son mari, à un âge très avancé. Dieu va alors évoquer le projet d'une descendance. Sarah propose à son mari sa servante, Hagar, comme c'était la coutume dans le monde ancien en cas de stérilité de l'épouse. Mais c'est bien de Sarah et d'Abraham qu'un fils naîtra : Isaac. On trouve là un cycle très long et impensable d'une fructification - Dieu « travaille » Sarah et Abraham pendant des années. Et puis un fils naît : « *Dieu visita Sarah et elle conçut* » (Gn 21, 1). Mais depuis longtemps, Dieu avait annoncé cette descendance en employant le vocabulaire du débordement démographique : ceux qui seront issus d'Abraham et de Sarah seront « *comme les étoiles du ciel* » que l'on ne peut compter (« *Compte les étoiles si tu le peux* » Gn 15, 5). On n'est plus dans l'ordre du comptage. Or on sait que chaque génération de patriarches et de matriarches sera marquée par la stérilité : après Sarah, Rébecca commence par une période où elle ne peut enfanter. De même pour Rachel, l'une des deux épouses de Jacob.

12. Philippe LEFEBVRE, *Ce que prier veut dire*, Éditions du Carmel, 2019, p. 24.

Rachel

Il faut mentionner le cri de Rachel vers Jacob, quand elle constate qu'elle n'enfante pas : « *Donne-moi des fils, sinon je meurs* » (Gn 30, 1). Jacob lui répond alors : « *Suis-je à la place de Dieu qui a retenu de toi le fruit du ventre* » (Gn 30, 2). L'expression « le fruit du ventre » est ici le point de départ d'une expression riche que l'on retrouve dans le Deutéronome (cf. Dt 7, 13 etc.) et qui fait son chemin en passant par le début de l'évangile de Luc quand Élisabeth, longtemps stérile comme Rachel, désigne l'enfant dans le ventre de Marie : « *béni [est] le fruit de ton ventre* » (Lc 1, 42).

Après diverses tentatives pour avoir une descendance, Rachel est enfin enceinte de Jacob (Gn 30, 22-24) : « *Dieu se souvint de Rachel, Dieu l'entendit et il ouvrit sa matrice. Elle fut enceinte et enfanta un fils et elle dit : "Dieu a retiré (verbe 'asaph) ma honte". Et elle appela son nom Joseph (Yoseph), en disant : "Que Le SEIGNEUR m'ajoute (verbe yasaph) un autre fils"* ». Cet autre fils viendra bel et bien : c'est Benjamin que Rachel enfante aux abords de Bethléem tout en mourant (Gn 35, 16-20). Cette scène fait partie des moments les plus importants des Écritures : elle a une postérité « fructueuse ». C'est ainsi que Jésus en croix présente à sa mère son « autre » fils, le disciple que Jésus aimait : « Femme, voici ton fils ». Aux yeux du monde, Marie est privée de son fils unique. Mais ce fils est en train de passer de ce monde à son Père et un autre fils est donné à Marie qui procède, lui, du mouvement de vie, de fructification, du Premier-Né.

Bien avant cela, le tombeau de Rachel est le premier lieu où est envoyé le premier roi messie des Écritures, Saül, après son onction par le prophète Samuel. Saül, descendant de Benjamin que Rachel enfanta en mourant, est donc envoyé comme messie fraîchement consacré au lieu paradoxal où sa tribu s'est constituée : le tombeau qui donne vie (1S 10, 1-2) ! Le fruit ne renvoie donc pas à une abondance immédiate. Il mûrit en terrain aride et c'est dans la durée que l'on peut constater l'ampleur de ce qu'il suscite avec lui. Les fruits nombreux viennent au fil du temps.

Tous ces textes continuent à façonner la notion de fruit dans ses différents aspects. Rachel la stérile qui enfante deux fois désigne Dieu d'une manière nouvelle et décisive : Celui qui donne la vie là où elle est impossible et *qui la donnera encore en ce lieu apparemment infécond*.

2. Fructifier dans l'Évangile – « Fruit » : premier nom donné par un humain à Jésus

Chaque évangéliste a une manière bien à lui de traiter ce thème. Ainsi chez Luc, il existe une manière propre de présenter les choses : Jésus est immédiatement présenté comme un fruit : « *Le fruit de ton ventre est béni* ». « Fruit » est le premier nom donné à Jésus par un être humain, ici, Élisabeth. Jésus est un fruit. « Le fruit de ventre », est une expression qui est déjà apparue en Gn 30, 2 : elle désigne un enfant impossible qui ne peut venir que de Dieu, expression reprise par le Deutéronome (Dt 7, 13).

On peut suivre le destin du fruit dans l'évangile comme une configuration au Christ Fruit. Cela aboutit à la croix. Jésus est suspendu (le terme est de Luc) à la croix comme un fruit à un arbre, et c'est le paradis qu'il promet à celui qui, crucifié comme lui, s'adresse à lui. Le paradis, lieu par excellence des arbres à fruits. En Luc 23, 43 cette mention du « paradis » est l'unique occurrence de ce terme dans les évangiles. Dans Luc, il s'agit de porter en soi du fruit (comme la mère de Jésus) et de devenir ce fruit, d'avoir part à sa personne (comme Marie qui a choisi « la bonne part » cette expression qui désigne l'épouse en Siracide 26, 3).

Ainsi donc, le fruit est le Christ comme celui qui est à imiter, à rejoindre complètement, celui qu'il faut porter en soi pour s'identifier à lui. A la résurrection en Luc, les femmes ne

voient pas Jésus, mais des hommes, elles n'ont pas besoin de le voir car elles le portent en elles. Ses paroles sont le verbe dont elles sont pleinement enceintes, comme Marie.

Le modèle de la fructification biblique est le Christ. Le fruit, c'est lui, et porter du fruit passera nécessairement par le fait d'être configuré à lui.

L'ensemble des Écritures nous mettent en garde contre la tentation de dénombrer et de mettre la main sur le fruit. On y parle beaucoup de « petit reste », et bien souvent le fruit vient de là où l'on ne l'attendait pas : c'est Hagar qui vit la première annonce biblique et c'est elle qui nomme la première la « terre promise »

Il faut du temps pour porter du fruit, et celui qui en porte n'est pas le meilleur juge de ce qu'il a donné de lui-même.

III. Juger des fruits à partir du Christ, Fruit et Parole par excellence

Écouter la parole de Dieu et écouter son frère, c'est tout un. Une même disposition du cœur est nécessaire. Les victimes ont été bien souvent courageuses, audacieuses dans la dénonciation des maux subis. Elles ont exercé la vertu grecque de la "*parrhèsia*" (faculté de tout dire), mot polysémique qualifiant en particulier la parole des apôtres évangélisant. Mais elles n'ont pas été entendues.

Paraphrasant l'évangéliste Jean, on pourrait dire que *celui qui n'écoute pas son frère qu'il voit, ne saurait écouter Dieu qu'il ne voit pas*.

1. La terre de la fructification

Écouter véritablement la parole de l'autre ou de Dieu ne peut se faire qu'en étant « planté en Dieu ». Dès Gn 1, l'arbre est planté en terre, suscité même par cette terre que Dieu a interpellée et qui lui obéit (cf. Gn 1, 11-12). Dès lors, quelle est pour l'humain la terre qui va lui permettre de fructifier ? Le psaume 92 nous met sur la piste : « *Les justes fleurissent comme le palmier, ils croissent comme le cèdre du Liban. Plantés dans la maison du SEIGNEUR, ils fleurissent dans les cours du temple de notre Dieu Ils sont encore féconds à l'âge des cheveux blancs, ils sont pleins de sève et verdoyants, pour dire que le SEIGNEUR est droit : c'est mon Rocher, il n'y a pas d'injustice en Lui* » (Ps 92, 13-16). C'est dans le lieu de Dieu que le juste est implanté et peut porter du fruit. Est-ce simplement une note géographique ? N'y a-t-il que dans le périmètre d'un sanctuaire qu'on fructifiera ? Il est évident que non. Le sanctuaire renvoie à la Présence de Dieu, à Dieu comme Lieu et comme Terre. C'est là ouvrir un riche dossier biblique que les mystiques rhénans en particulier ont exploré et expérimenté intensément : Dieu comme « Grund », tout à la fois terre et profondeur dans lequel l'humain peut s'implanter pour porter du fruit. Quand Jacob fuit son frère et juste avant qu'il ne rencontre Rachel, on nous dit qu'il « *rencontra le lieu* » (Gn 28, 11). Le lieu (*maqom*) où il va se coucher, le corps déployé sur la terre, on sait que la tradition juive l'assimile à Dieu lui-même. Le fait que Jacob le « rencontre » semble en effet suggérer que cet endroit n'est pas un simple décor ; Celui qu'il rencontre est cette terre où il se couche et s'enracine. Le fruit désigne alors ce qui

est « produit » lors de la rencontre intime et intense de l'humain et de Dieu. La présentation biblique d'un enfant comme « fruit du ventre » n'est pas une belle image ; elle désigne cette collaboration de l'humain avec Dieu pour que vienne la vie.

Le Psaume 1 annonce tout cela d'emblée. L'humain qui évite les blablateurs habituels, ceux qui pervertissent le langage et commettent la violence, cet humain se laisse plutôt envahir par la Parole de Dieu qu'il répète incessamment. Cet humain-là est comme un arbre planté près des eaux qui « *donne son fruit en son temps* » (Ps 1, 3). Et ce fruit naît de la collaboration intime de l'humain imprégné par le Verbe qui demeure en Lui. Un grand nombre de psaumes vont déployer tout cela. Le Ps 73, par exemple, est le premier du troisième livre des psaumes. Il fait donc écho au Ps 1 que nous venons d'évoquer, le premier du premier livre des psaumes. Or, ce Ps 73 évoque les beaux parleurs de la cité, tous ceux qui ont bien du succès par leurs paroles qui semblent paroles de Dieu : « *Ils placent leurs bouches dans les cieux et leur langue se promène sur la terre* ». Bref, sur la terre comme au ciel, ces gens-là se font entendre comme Dieu Lui-Même. Pourtant ils ne portent aucun fruit (v. 19 : « *les voilà dévastés* ») malgré toutes les apparences (v. 3-5) ; le psalmiste, esseulé qu'il était, comprend définitivement qu'il est avec Dieu et que le fruit qu'il va porter est de « *raconter toutes les œuvres de Dieu* » (v. 28).

2. Les fausses paroles et la mauvaise terre

Mais, il existe des terres qui ne sont pas « la bonne terre » et qui empêchent la parole de porter son fruit. Très souvent dans les évangiles, Jésus multiplie les paraboles agricoles pour nous faire entendre quelque chose du lien entre fruit et parole. C'est le cas avec les paraboles du semeur. Les paraboles sont faites pour qu'on ne les comprenne pas d'emblée. Elles sont une semence qui un jour portera du fruit. Il faut faire le chemin, écouter la parole, la laisser entrer en soi, longuement et puis un jour, peut-être, voilà qu'elle s'éclaire et peut porter du fruit.

C'est ce que vivent les disciples avec Jésus quand il leur explique la parabole du grain tombé en terre. Ils sont prêts à l'entendre, mais pas à la comprendre. Ils la comprendront véritablement après la résurrection de Jésus. Ils comprendront alors que c'était de lui qu'il parlait, et d'eux désormais qui peuvent entrer dans ce mouvement de donation qu'il leur donne la force d'accomplir. Mais il nous faut, comme eux, faire le chemin afin de l'entendre pour nous-mêmes.

Le semeur, c'est la Parole qu'il sème. Ceux qui sont au bord du chemin où la Parole est semée, sont ceux qui ne l'ont pas plus tôt entendue que Satan arrive et enlève la Parole semée en eux. Et de même ceux qui sont semés sur les endroits rocheux, sont ceux qui, quand ils ont entendu la Parole, l'accueillent aussitôt avec joie, mais ils n'ont pas de racine en eux-mêmes et sont les hommes d'un moment : survienne ensuite une tribulation ou une persécution à cause de la Parole, aussitôt ils succombent. Et il y en a d'autres qui sont semés dans les épines : ce sont ceux qui ont entendu la Parole, mais les soucis du monde, la séduction de la richesse et les autres convoitises les pénètrent et étouffent la Parole, qui demeure sans fruit. Et il y a ceux qui ont été semés dans la bonne terre : ceux-là écoutent la Parole, l'accueillent et portent du fruit, l'un trente, l'autre soixante, l'autre cent. (Mc 4, 14-20)

Marc nous propose quatre types de terre pour y accueillir la parole : le bord du chemin, les endroits pierreux, les épines, et finalement la bonne terre. Il se pourrait que selon la terre où tombe la parole, elle devienne ou fausse parole ou parole droite. En grec, ces trois situations de « fausse parole » pourraient être résumées par trois termes : pseudo, ce qui est faux et / ou ce qui séduit, kenos, ce qui est vide, et matès : ce qui est vain.

Le grain semé au bord du chemin est à la merci de qui passe par là : le mauvais (*poneros* chez Matthieu), l'accusateur (*satanas* chez Marc), le diviseur (*diabolos* chez Luc) s'empare (Matthieu) de ce qui a été semé et l'enlève (Marc et Luc). Ce qui est faux est résumé dans l'évangile par pseudo : les pseudo-prophètes (ceux que l'on a déjà rencontrés en Mt 7), pseudo-témoins, pseudo-messies, la fausse parole, *pseudologos*. « *Il surgira, en effet, des faux christes (pseudochristoi) et des faux prophètes (pseudoprophetai), qui produiront de grands signes et des prodiges, au point d'abuser (planaô), s'il était possible, même les élus* ». (Mt 24, 23-24). Tromper. Abuser. Le mot est dit.

Les endroits rocheux évoquent ceux qui ont entendu la parole et l'ont accueillie avec joie. Mais cette terre aride n'offre pas au grain de quoi être nourri. Ceux qui se retrouvent dans cette situation sont sans racine « en eux-mêmes », ils sont « provisoires », peut-être à la superficie d'eux-mêmes, vides (*kenos*). Sont-ils les petits-fils des prophètes dénoncés par Jérémie, ces hommes qui usent de '*debar-shawe*'¹³, de parole « en état d'absence », qui « n'ont pas la parole en eux-mêmes », mais seulement « du vent » ? Le contraire de ce « vide » renvoie à la plénitude du mystère pascal, enraciné dans la mort et la résurrection du Christ.

Ceux qui sont semés dans les épines étouffent. Eux aussi ont entendu la parole, mais l'ont-ils seulement écoutée ? Cette fois, le danger d'éparpillement vient de l'extérieur et de tout ce qui est vain (*matès*). La parole vaine ressemble au bavardage, ou à la parole publicitaire. Elle fait du bruit mais ne nourrit pas, au contraire de la Parole de Dieu, pleine et nourrissante.

3. Une disposition : l'Esprit d'enfance

Recevoir la parole en étant enraciné dans une « bonne terre », requiert une disposition : *l'esprit d'enfance*. Jésus demande à ses disciples de redevenir comme des enfants, appelle et place un enfant au milieu (Mt 18,2). Or le « milieu » dans les évangiles, c'est presque toujours la place de Jésus. L'enfant est « appelé », et s'il est là, au milieu, c'est qu'il a répondu, même si l'évangile ne nous dit pas comment. L'esprit d'enfance se manifeste dans cette relation.

À ce moment-là, les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : « Qui donc est le plus grand dans le royaume des Cieux ? » Alors Jésus appela un petit enfant ; il le plaça au milieu d'eux et il déclara : « Amen, je vous le dis : si vous ne changez pas pour devenir comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. Mais celui qui se fera petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des Cieux. Et celui qui accueille un enfant comme celui-ci en mon nom, il m'accueille, moi. Celui qui est un scandale, une occasion de chute, pour un seul de ces petits qui croient en moi, il est préférable pour lui qu'on lui accroche au cou une de ces meules que tournent les ânes, et qu'il soit englouti en pleine mer. Malheureux le monde à cause des scandales ! Il est inévitable qu'arrivent les scandales ; cependant, malheureux celui par qui le scandale arrive ! (Mt 18, 1-7)

Les Écritures nous montrent de nombreux exemples de la ressemblance avec le Christ. La pauvre veuve du temple a donné tout ce qu'elle avait pour vivre, littéralement « toute sa vie » comme Jésus a donné « toute sa vie ». Les gens qui ont fait « quelque chose » de leur vie, ou qui sont « bien comme il faut » ne sont pas toujours de bons exemples : ce qui compte, c'est l'adéquation au Christ. Il y a là un critère de discernement : les abuseurs comme Maciel, comment peut-on reconnaître la moindre chose du Christ dans leur vie ?

L'adéquation au Christ, dans les Écritures comme dans l'existence, commence souvent par le petit, l'humble, l'imprévu. Le seul nom donné à David jeune homme, c'est « le petit ». Ses

13. Cf. Philippe LEFEBVRE, *Comment tuer Jésus ?* Paris, Cerf, 2021, p. 30.

frères l'appellent « le petit ». En Mt 18, 2, Jésus prend un petit garçon et le met au milieu. Ce petit garçon, c'est peut-être Jésus lui-même qui nous explique ainsi ce qu'est l'esprit d'enfance. L'esprit d'enfance est la conformité au Christ. L'enfant n'est pas l'innocent mais la conscience de la dépendance et la confiance. Il est dans une attitude théologique de remise de soi et de confiance envers son père.

L'esprit de la croix est un esprit d'enfance spirituelle, à l'inverse l'infantilisme se laisse séduire par la toute-puissance magique des figures qui assurent le succès et promettent le paradis sur terre. Il faut distinguer l'esprit d'enfance de l'infantile. *L'infantile* éprouve le besoin de toucher le fruit, il veut de l'extraordinaire, du nombre. Il a besoin de *success story*, de clinquant. Que se passe-t-il quand on fait équivaloir le nombre et le « bon fruit » (volonté de consolider l'Église, canonisation de personnes charismatiques, jugement selon les apparences, contamination de l'esprit du monde *success story* –[néopentecôtisme]...).

Lorsque nos évêques, dans un texte de la commission doctrinale en 2020, écrivent (certes avant le rapport de la CIASE) : « L'Église n'a pris conscience que récemment de l'indicible dégât... », n'avouent-ils pas être tombés eux-mêmes dans une sorte de fascination pour ce qui a du succès selon des critères mondains ? Ils le disent d'ailleurs en parlant de « ceux qu'elle [l'Église, par la voix de ses pasteurs] a reconnus un temps comme figures emblématiques de son dynamisme... »¹⁴ : Qui a été tellement fasciné qu'il n'a pas entendu le cri du pauvre, et pas lu le texte biblique à la lumière de la croix ? « Les pasteurs ignorent ce que le plus petit sait ». N'ont-ils pas eux-mêmes été fascinés par le fruit immédiat (« l'a priori favorable aux fondateurs ») ? La reconnaissance par la hiérarchie même de l'Église de ces pasteurs et de ces groupes, (doublant le drame), ne relève-t-elle pas de l'infantile ?

Au contraire, l'enfance spirituelle selon Jésus, lorsqu'elle est bien comprise, équivaut à la *parrhèsia*. L'ascèse chrétienne est le renoncement aux attentes rapides et immédiates.

« Devenir un véritable disciple de Jésus signifie accepter une spiritualité de la croix et renoncer à une spiritualité de gloire. [...] Cela a tout à voir avec le fait de rechercher Dieu et non soi-même. La spiritualité de gloire se cherche elle-même sous couvert de Dieu. Elle cherche un coup de pouce, elle veut des preuves, des témoignages de l'intérieur ou de l'extérieur, de l'excitation, des sentiments, des miracles, du succès – tout ce qui flatte l'orgueil humain. La spiritualité de la croix cherche Dieu et accepte de ne rien avoir de tout cela »¹⁵.

Au premier livre de Samuel, le combat entre David et Goliath (1 Sam 17) est une autre illustration de cet esprit d'enfance. Comme Jésus plus tard place un « petit » au milieu de ses disciples, David, appelé « le petit », reçut l'onction de Messie au milieu de ses frères (1 Sam 16, 11-13). Dans ce passage, il y a vingt fois le mot « homme », mais David est le seul que l'on n'appelle jamais « homme », mais « le petit », « le gamin », « l'ado ». Mais David va tuer le Philistin. L'esprit d'enfance n'est pas de la faiblesse. Et David l'explique simplement mais clairement à Saul, le Messie qui ne comprend rien. « *Quand un lion arrivait, Dieu me donnait la force d'arracher mes brebis* ». Il explique qui il est comme berger. (Ce que Jean reprendra dans le chapitre 10 de son évangile). Cet esprit d'enfance pour David, alors jeune homme, ce n'est pas de l'infantilisme, mais c'est reconnaître que sa force vient de Dieu et qu'on peut un peu se moquer des puissances du monde (l'armure longuement décrite de Goliath.). Cet esprit d'enfance est bien mis en scène dès la première alliance.

14. Commission doctrinale de la CEF, *L'arbre et ses fruits, trouble ecclésial lié à la fécondité spirituelle des personnalités perverses*, Déc. 2020, p. 1.

15. Ruth BURROWS, *Croire en Jésus, La clarté de l'Évangile*, Éditions des Béatitudes, 2022, p. 61.

4. La *parrhèsia*

« Prenez garde, comment vous entendez ! » (Luc 8, 18). Il ne s'agit pas seulement d'écouter la parole de l'autre, mais il y a la manière de l'écouter, et de l'*entendre* vraiment. Il se pourrait que l'inverse de la fausse parole, la parole vraie issue de la bonne terre qui est toujours finalement Dieu lui-même, ce soit ce que les Écritures grecques appellent la *parrhèsia*. Car, la parole, celle de Dieu (Lv 26, 13) celle de Jésus (Jn 16, 25), celle des apôtres après la pentecôte (Ac 28, 31), est *parrhèsia*, parole directe, audacieuse, libératrice, et elle est de mise dans l'*ekklèsia*.

Le mot *parrhèsia* est un terme typique de l'éducation et de la citoyenneté grecques ; un verbe lui correspond : *parrhèsiasesthai*, « parler avec *parrhèsia* ». Ce vocabulaire apparaît dans l'antique traduction grecque de l'Ancien Testament, la Septante, et il est bien représenté dans le Nouveau Testament. Au sens propre il signifie la capacité de *tout dire*. La racine *rhè-* est une des racines signifiant la parole en grec ; elle est précédée du terme *pan* (« tout »). C'est d'abord le citoyen qui a cette prérogative de pouvoir parler librement et sans contrainte dans l'assemblée du peuple : l'*ekklèsia*. Dans la culture grecque, la *parrhèsia* désigne aussi la qualité du disciple quand il est avec son maître, au sein d'un groupe d'étudiants. Le Socrate que Platon met en scène demande que le disciple ait trois qualités : un certain savoir, une bienveillance vis-à-vis de l'enseignant et la *parrhèsia* : le disciple doit faire part sans peur de ses questions, de ses incompréhensions, de ses idées.

Ce mot très grec n'a pas d'équivalent strict en hébreu. Invertissons cette proposition : au III^e siècle avant Jésus-Christ des savants juifs ont commencé à traduire la Bible hébraïque en grec ; quand ils ont fait usage du mot *parrhèsia* et du verbe apparenté, c'est qu'ils ont voulu introduire dans leur traduction ce vocabulaire et tout ce dont il est porteur. Il n'y a dans le Pentateuque qu'un seul emploi de *parrhèsia*, en Lv 26, 13 où Dieu parle à son peuple. Traduisons d'abord ce verset depuis l'hébreu : « *Moi, je suis Le SEIGNEUR votre Dieu qui vous ai fait sortir de la terre d'Égypte pour que vous ne soyez plus esclaves pour les Égyptiens et j'ai brisé les barres de votre joug et je vous ai fait aller de-manière-à-être-relevés* ». Cette dernière expression traduit un seul mot hébreu qui n'apparaît qu'ici dans toute les Écritures, mais qui est facilement compréhensible. C'est un adverbe formé sur la racine *qum*, bien connue, qui évoque l'idée d'être debout. Après avoir ployé sous le poids du travail en Égypte, les Hébreux s'avancent maintenant la tête haute. Quand nos traducteurs grecs s'attaquent à ce verset, voici comment ils en rendent la fin : « *je vous ai conduits avec parrhèsia* ». La notion de relèvement du peuple en hébreu fait place à celle de parole libre. Dieu a donné l'exemple, comme Conducteur de son peuple, d'une parole libre, abondante, sans entraves. On sait à quel point, après l'esclavage d'Égypte, la parole a été difficile pour Israël : sans cesse, le peuple « murmure » contre Moïse et contre Dieu (autrement dit, il ne formule rien : il ronchonne dans sa barbe). Que Dieu ait lancé la *parrhèsia* comme régime de parole pour un peuple libre est une réalité essentielle.

Pour reprendre deux mots clés qui viennent d'être évoqués : la *parrhèsia* est requise dans l'*ekklèsia*, cet antique mot très grec qui, lui aussi, entre dans la Septante et désigne l'assemblée du peuple convoquée par Dieu. Retenons cela : la *parrhèsia* s'impose dans l'*ekklèsia* ; en transposant un peu vite - mais pourquoi pas ? : la liberté de parole est de mise dans l'Église. Dans la Septante, la *parrhèsia* est aussi le propre de la Sagesse : « *La Sagesse sur les places fait preuve de parrhèsia* », lit-on dans le livre des Proverbes (Pr 1, 20b). C'est cette même Sagesse qui dira en Pr 8, 22ss qu'elle est née de Dieu avant les siècles. Cette figure de la Sagesse, marquée notamment par le vocabulaire de la *parrhèsia*, sera repris particulièrement dans l'évangile de Jean pour qualifier la personne du Christ : « *L'heure vient où je ne vous*

parlerai plus au moyen de paraboles, mais c'est par parrhèsia que je vous annoncerai ce qui concerne le Père » (Jn 16, 25) etc. Il s'agit ici pour Jésus de déployer une parole qui fasse entrer les siens dans le mystère du Père, une parole totalement libre, libérée des contraintes d'un enseignement partiel et graduel, pour rendre dicible ce qui jusque-là n'a pu être formulé pleinement.

Il y aurait beaucoup à dire sur la *parrhèsia*. Il faut noter que ce terme est l'avant dernier mot des Actes des Apôtres. Paul, dans sa prison, était « à annoncer le royaume de Dieu et à enseigner ce qui concernait le Seigneur Jésus Christ avec une complète *parrhèsia* sans empêchement » (Ac 28, 31)¹⁶.

Les pseudo-prophètes, on l'a déjà vu, peuvent faire des miracles, chasser des démons et avoir du succès. Nous sommes aujourd'hui menacées par l'idéologie du nombre et l'idéologie de la "com" aussi. Nos sites internet, quand ils sont bien faits, visent à séduire des plus jeunes, et la devanure que l'on y propose n'est-elle pas choisie en fonction de cette finalité ? Y voit-on beaucoup de sœurs âgées ou malhabiles ? N'y a-t-il pas un certain danger de l'esthétisme qui peut aller de la communication à la liturgie en passant par le discours séducteur ?

Comment prenons-nous au sérieux le propos de Paul : « *Ne vous modeliez pas sur le monde présent, mais que le renouvellement de votre jugement vous transforme et vous fasse discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait.* » (Romains 12, 2).

La *parrhèsia*, faculté de "tout dire", est la tonalité de la parole prophétique, et plus encore de la parole christique. Certains personnages des Écritures en manquent tandis que d'autres ont ce courage et cette assurance. Comment stimuler notre Église pour user de *parrhèsia*, entre nous et au-delà ?

16. Notons que le Pape François a mis à l'honneur ce mot de *parrhèsia*, notamment lors du pèlerinage des catéchistes du monde entier à Rome le 27-28 septembre 2013. Sur un autre registre, Michel FOUCAULT a écrit un petit texte sur la *parrhèsia* : *Discours et vérité* précédé de *La parrhèsia*, introduction par Frédéric GROS, Vrin, 2016.

B. La métaphore de Matthieu 7 détournée au service du présupposé que l'œuvre est bonne quand bien même le fondateur serait déviant ou criminel

I. Quand la métaphore justifie l'œuvre comme beau fruit : La difficile question du lien entre un auteur et son œuvre

1. Le trouble dans l'opinion : Comment juger l'œuvre d'un déviant ?

Face à la révélation d'abus d'un fondateur de communauté ou d'institutions religieuses, nous assistons dans notre Église à une controverse douloureuse et souvent violente entre deux types de positionnement face à ce qu'il convient de faire de l'œuvre de ces déviants :

- il y a ceux qui, au nom des crimes commis et de la souffrance des victimes, demandent, comme dans le cas du Père André Gouzes, qu'on ne chante plus ses créations (Cf : Christophe Chaland, *le Pèlerin* 24 mai 2022), voire qu'on dissolve les congrégations de ces fondateurs abuseurs (Yves Hamant dans le dossier « Communautés nouvelles ; réformer ou dissoudre ? » *Famille Chrétienne* 20/10/2022),
- et il y a ceux qui refusent de remettre en cause leur jugement sur la bonté d'une œuvre vue comme la fécondité spirituelle de l'abuseur et qui de ce fait n'entendent pas qu'on puisse faire un procès moral à son œuvre et/ ou un procès moral à l'utilisation de son œuvre, compte tenu de l'impact sur les victimes, etc..

Ces positionnements naissent du trouble provoqué par l'ambivalence de l'œuvre d'un déviant qui a pu détruire des personnes et qui a eu une activité apostolique que l'on a jugée ou juge encore comme fructueuse. Récemment l'affaire du jésuite Marco Ivan Rupnik, membre du Centro Aletti dont les mosaïques sont maintenant réparties dans le monde entier et présentes dans les sanctuaires de Fatima et Lourdes révèle le même trouble. Comment voir ces œuvres sans penser aux abus commis par l'artiste ? La révélation d'abus sexuels commis par Jean Vanier sur au moins vingt-cinq femmes entre 1970 et 2005 a provoqué un trouble profond de ce type chez les chrétiens.

2. Comment juger l'œuvre du déviant si cette œuvre semble un « beau fruit » ?

Reconnaissons-le, le trouble est d'autant plus grand qu'on juge l'œuvre a priori *comme un « beau fruit »*. L'œuvre de l'Arche fondée par Jean Vanier a permis à la société de porter un nouveau regard sur les personnes porteuses de handicap. Ce jugement sur l'œuvre dépend en grande partie de son succès. Mais cette réussite, le rapport de l'Arche¹⁷ l'a montré, n'est pas d'abord liée à Jean Vanier mais à l'ouverture à la société civile et au contrôle que cette dernière a pu et su exercer.

17. <https://commissiondetude-jeanvanier.org/commissiondetudeindependante2023-empriseetabus/>

Ce jugement sur l'œuvre comme un « beau fruit » dépend en grande partie du charisme revendiqué par la communauté qui est le plus souvent attribué au fondateur. A contrario, l'exemple de la suppression de la communauté du *Verbe de Vie* fondée en 1986 est intéressant dans la mesure où la visite canonique de janvier à avril 2022 a conduit à discerner des dysfonctionnements graves et systémiques depuis la fondation, avec une impossibilité à clarifier le charisme et à se donner une règle de vie stable pour assurer une gouvernance saine respectueuse des personnes.

Ce jugement sur l'œuvre comme un « beau fruit » est *un jugement de valeur*. Un jugement qui a pour base un donné : celui du nombre de personnes concernées par l'institution et son succès. Mais qui a pour but de transfigurer cette réalité par une évaluation, celle de la fructification puisqu'il s'agit d'un « beau fruit ». *Ce jugement de valeur est légitimé par l'utilisation de la métaphore matthéenne de l'arbre et de ses bons fruits. Mais nous l'avons vu dans la partie biblique, cette lecture est erronée.* Le trouble est d'autant plus profond que le jugement sur les « beaux fruits » a été élevé au rang de critère de discernement dès les années 2008 autour des Légionnaires du Christ¹⁸.

3. Quand le jugement sur l'œuvre du déviant est dépendant de la polémique du lien moral existant entre l'auteur et son œuvre

Or c'est cette métaphore qui établit le lien moral entre le déviant et son œuvre, dans la mesure où l'institution figure les fruits de l'arbre qu'est le fondateur. La moralisation du lien entre fondateur déviant et son œuvre a un impact sur la possibilité d'évaluer correctement l'œuvre et son fondateur. Dans le cas de congrégations ou d'institutions dont le fondateur est un pervers ou un déviant sexuel, tout se passe comme si, par contamination, la malignité de l'homme se transmettait à son œuvre, et comme si la condamnation du premier réclamait celle de la seconde... ou vice-versa, parce que l'œuvre fait du bien comme à l'Arche, on ne peut pas croire que le fondateur mérite condamnation.

La moralisation du lien auteur-œuvre par l'utilisation de la métaphore redouble la difficulté d'évaluer l'œuvre et le fondateur. En effet, si les fruits sont bons, parce que l'œuvre a du succès, comment reconnaître que l'arbre n'est pas bon ? La métaphore des bons fruits est incapable de faire droit à la critique des institutions par les victimes dans la mesure où le succès, notamment numérique des œuvres est trop vite envisagé comme une « fécondité spirituelle » du fondateur.

En opérant ainsi, nous transférons en Église, une problématique aujourd'hui très présente dans le monde de l'art lorsque les révélations des comportements criminels ou répréhensibles de certains artistes posent la question du lien moral entre l'artiste et son œuvre. Apprécier une œuvre d'art, est-ce cautionner l'artiste sur ce qu'il a fait d'affreux ? Que faire de l'œuvre des prédateurs ? La création artistique est-elle indissociable de la personnalité et des actions de l'artiste ?

4. Les leçons du monde de l'art sur le lien artiste et son œuvre

Les affaires contemporaines telles que Polanski avec son film « J'accuse »¹⁹ ou que Matzneff et son œuvre littéraire ont eu l'intérêt de poser dans un autre champ social et culturel, la question

18. Cf : D. AUZENET « Les bons fruits, critère ultime de discernement ? » 25 septembre 2013, <https://www.lenversdudecor.org>

19. Cf : Daphné LACASSE : « *La Honte !* », scanda la comédienne française Adèle Haenel en quittant la salle Pleyel sous les regards sidérés des invités de la Cérémonie des César. Deux mots qui ont résonné dans un silence de

du lien ou de la dissociation de l'œuvre d'avec leurs auteurs quand ceux-ci sont poursuivis par la justice pour leurs déviances sexuelles ou morales. Ce que nous apprenons de ces exemples, c'est que la question est complexe comme les sociologues l'ont répété. Il ne peut y avoir de réponse univoque à cette question.

Comme l'a souligné Nathalie Heinich²⁰, il convient tout d'abord de bien préciser le cas envisagé pour mesurer la séparation possible ou non entre l'œuvre et l'auteur, sinon on tombe dans un moralisme. Or la séparation est impossible à faire lorsque nous utilisons la métaphore de l'arbre et de ses fruits.

Y a-t-il une réelle séparation ou non de l'œuvre et de l'artiste. L'œuvre comme chez Polanski, Matzneff (film, livre, mais pour d'autres auteurs on pourrait parler de tableau ou de partition) est matériellement séparée de la personne. Le problème n'est pas le même selon que l'œuvre d'un créateur est ou non autobiographique. Une scène de crime photographiée par un tueur en série ou les Mémoires d'un pédophile appellent des réticences morales du fait qu'ils tirent leur intérêt de la représentation d'actes délictueux, quelle que soit leur qualité esthétique : d'où, dans l'affaire Matzneff, la très large condamnation de son œuvre après que le point de vue d'une victime eut été publié. À faire attention au contenu de l'œuvre, on se rend compte que l'affaire Matzneff n'est pas du même ordre que celle concernant Roman Polanski, où ce qui suscite l'indignation n'est nullement l'œuvre (aucune trace dans son film de viol ni de pédophilie) mais les agissements passés reprochés à l'auteur. La censure à laquelle nous assistons avec le cas Polanski est inédite et très différente de celle qu'ont pu subir Charles Baudelaire avec *Les Fleurs du mal*, car la critique portait alors sur le contenu de l'œuvre, jugé immoral, tandis qu'elle se concentre à présent sur le mauvais comportement de l'artiste qui viendrait entacher, par capillarité, tout ce qu'il a produit, quand bien même son œuvre est neutre.

C'est pourquoi il convient d'envisager la façon dont est perçu l'artiste pour établir le lien entre l'auteur et l'œuvre. Le lien entre l'œuvre et l'auteur ne s'établit pas de façon innée. Selon les périodes de l'histoire de l'art, on peut juger ou non de la qualité d'une œuvre sans faire référence à la vie de son auteur. L'important est la définition de l'œuvre d'art dans son autonomie qui n'existe que par le regard qu'on porte sur elle. En contemplant *La Vocation de saint Matthieu à Saint Louis des Français* qui s'offusque de la vie de débauche et de meurtrier du Caravage ? Mais peut-on encore exposer, après la vague #MeToo, les œuvres polynésiennes de Gauguin sachant qu'il a entretenu des relations sexuelles avec des jeunes filles et profité de son statut d'occidental pour s'octroyer ces libertés à l'époque ? C'est au moins les questions que se sont posées les commissaires de l'exposition consacrée à 55 portraits de Gauguin à la National Gallery de Londres en 2019. Sans pour autant trancher : l'exposition a eu lieu considérant que les œuvres de Gauguin brillent d'un éclat proprement esthétique qui se passe de toute connaissance des ambitions du peintre. Et pour satisfaire les exigences morales de notre époque, l'exposition avait pris soin de rappeler en exergue la vie immorale de l'auteur. Cet exemple est particulièrement intéressant car il nous enseigne la complexité du jugement à opérer sur une œuvre. Le jugement moral porté sur l'auteur peut être important mais n'est pas suffisant.

stupéfaction lors du dévoilement du prix de la meilleure réalisation attribué à Roman Polanski. Son film, *J'accuse*, était en nomination dans douze catégories. » in Les représentations de la controverse Roman Polanski dans la presse française (2002-2020), Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales en vue de l'obtention du grade de Maîtrise en Études internationales de l'Université de Montréal, 2021 p. 11.

20. Nathalie HEINICH, « Peut-on dissocier l'œuvre d'art de l'artiste ? », <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/affaire-en-cours/peut-on-dissocier-l-oeuvre-de-l-auteur-4986116>

5. La question de l'autonomie institutionnelle de l'œuvre par rapport au charisme personnel du fondateur

Dans le cadre ecclésial des œuvres issues de fondateurs pervers, *il faudrait pouvoir décrypter jusqu'où va l'autonomie de l'œuvre par rapport au fondateur*. Dans quelle mesure l'œuvre est-elle contaminée par la perversion de son fondateur ?

Le témoignage des victimes est là un point capital. Par exemple, dans le cadre de l'utilisation liturgique de l'œuvre d'un déviant ou criminel, même dans le cas où l'on serait convaincu de la possibilité de distinguer suffisamment l'œuvre et l'auteur pour que les non-victimes n'aient rien à objecter moralement à leur utilisation, la prudence pourrait réclamer une mise à l'écart du répertoire liturgique de cet œuvre de peur de susciter chez les victimes des réminiscences du trauma. La question est très complexe dans le cas des mosaïques du Centro Aletti qui sont une aventure collective et communautaire de théologiens, de mosaïstes et d'artistes nombreux car le style et la théologie de Rupnik marquent les œuvres et sont toujours reconnaissables. Le 16 décembre 2022, le Diocèse de Versailles qui avait commandé un projet pour une de ses églises publiait un communiqué annonçant qu'il avait mis fin à sa collaboration avec Marko Ivan Rupnik.

Mais la question se redouble lorsque l'œuvre n'est plus considérée comme attachée à une personne mais devient une institution qui peut avoir développé une certaine autonomie par rapport à son fondateur, comme à l'Arche. Une observation sociale des groupes par les sociologues a mis en évidence l'autonomie des institutions par rapport à leur fondation par une personne fut-elle charismatique. Max Weber avait mis en valeur le processus de routinisation du charisme du fondateur quand celui-ci disparaissait pour faire place à l'institutionnalisation du groupe social. Le charisme de l'institution n'est pas le charisme personnel du fondateur. Reste toujours à évaluer dans le cas de fondation par un pervers si l'institution est marquée par des dysfonctionnements liés aux idées et à l'influence du fondateur. Dans certains cas, il ne reste que le choix de dissoudre l'institution tant celle-ci est porteuse d'un inconscient collectif et de pratiques contraires à la vie consacrée et à la vie évangélique.

Pour terminer, n'oublions pas qu'une telle évaluation réclame du temps et du discernement. La métaphore arbre-fruits analyse la situation des abus dans le cadre d'une relation duelle (le fondateur-son œuvre) alors que les relations sont beaucoup plus complexes. Le fondateur a sa propre vie baptismale, son propre rapport à l'Église institutionnelle, ses failles, ses perversions. Son charisme n'est pas qu'une intuition spirituelle personnelle venant en fil direct du saint Esprit ! Les personnes qui s'agrègent à sa communauté ou à son réseau ont elles-mêmes leur propre cheminement spirituel et leurs liens à l'Église comme baptisés.

II. Quand la métaphore de Matthieu 7 conduit à interpréter le nombre comme fruit de la providence

Dans le contexte de raréfaction accélérée des vocations religieuses et presbytérales de ces dernières décennies, les succès quantitatifs tels que le grand nombre d'ordinations presbytérales et de professions religieuses, de créations de couvents et de prieurés, de participants aux actions pastorales, n'ont pas manqué d'impressionner. Mais cette réussite quantitative doit-elle

nécessairement être attribuée à la qualité de la conformité à la volonté de Dieu et de la docilité à l'Esprit Saint des institutions qui en ont bénéficié, ainsi qu'à celle de leurs membres, et en particulier de leurs fondateurs ? Certes, l'augmentation rapide du nombre des croyants dans les premiers temps de l'Église a été rendue possible par la docilité à l'Esprit Saint des apôtres et évangélistes, et par la qualité de leur témoignage et de leur engagement croyant, comme les *Actes des apôtres* le laissent entendre²¹.

Mais que la qualité puisse entraîner la quantité, n'implique pas que la quantité résulte toujours de la qualité. Certes, la révélation relativement récente de la perversion de certains fondateurs à succès et de certains de leurs disciples a rendu évidente cette absence de corrélation nécessaire entre quantité et qualité. Mais cette corrélation a la vie dure, et il est douteux qu'elle ait complètement et définitivement disparu des esprits. Pourtant, même en l'absence de mise au jour de crimes ou d'abus des fondateurs et au sein de leurs fondations, il est possible, et même indispensable, de rejeter toute idée d'une corrélation nécessaire entre quantité et qualité.

En effet, une telle *association entre quantité et qualité*, qui conduit à considérer la croissance et le succès numériques comme un « beau fruit » produit par un arbre nécessairement bon, suppose la validité d'un présupposé que nous avons tout lieu aujourd'hui de mettre en doute : que Dieu contrôle suffisamment les personnes et les événements pour pouvoir assurer le succès numérique de ce qui a de la qualité, et pour empêcher le succès numérique de ce qui n'en a pas, ou trop peu. Or la perpétration de crimes et d'abus au sein même des instituts les plus prolifiques, y compris par leurs fondateurs, est une raison particulièrement impérieuse (si la prise de conscience suscitée par le drame absolu d'Auschwitz ne suffisait déjà pas) de mettre en cause la conception traditionnelle attribuant à Dieu un tel contrôle du cours des événements, par l'exercice d'une puissance et d'une providence réputées infaillibles. Cette conception implique en effet que toutes les épreuves doivent être regardées comme « envoyées » par lui, selon l'expression omniprésente dans la littérature spirituelle jusqu'à la seconde guerre mondiale²². Sans pouvoir ici entrer dans les détails du débat théologique à ce sujet²³, on exposera simplement les grandes lignes d'une conception de la providence n'impliquant plus *cette conséquence insupportable qu'un viol d'enfant par un prêtre serait « permise » par Dieu, alors qu'il pourrait l'empêcher*, et serait donc à considérer comme une épreuve « envoyée » par lui.

C'est en Jésus, en qui le Fils de Dieu s'est communiqué en personne, et en Jésus crucifié, que nous est manifesté l'effet maximal, en ce monde, de la toute-puissance à l'œuvre dans la providence. Comme l'écrit le théologien allemand Karl-Heinz Menke :

21. Voir Ac 2,47 ; 4,4 ; 5,14 (« Des croyants de plus en plus nombreux s'adjoignaient au Seigneur, une multitude d'hommes et de femmes... ») ; 6,7 (« le nombre des disciples augmentait considérablement à Jérusalem ») ; 11,21 (« grand fut le nombre de ceux qui embrassèrent la foi et se convertirent au Seigneur ») ; 14,21 ; 16,5 (« Ainsi les Églises s'affermisssaient dans la foi et croissaient en nombre de jour en jour ») ; 17,4.

22. Voir notamment : AUGUSTIN D'HIPPONE, Sermon 21, *De l'amour de Dieu ; Imitation de Jésus-Christ*, Livre II, 10.5, 17.4, 19.3, 30.5, 30.6, 50.4-6 ; *Institutions taulériennes* (Jean TAULER, *Le livre des Amis de Dieu ou Les institutions divines*, Paris-Orbey, Arfuyen, 2010), p. 85, 88, 92-94, 119, 125, 139, 180, 185, 220, 235, 239s ; Jean-Baptiste SAINT-JURE, *Confiance en la Divine providence*, Médiaspaul, 207, p. 22, 35, 68, 87 ; Frère LAURENT DE LA RÉSURRECTION, *Écrits et entretiens sur la Pratique de la présence de Dieu*, Cerf, Paris, 1991, Lettres 6, 11, 14 et 16 ; THÉRÈSE D'AVILA, *Vie*, 5,8, *Chemin de la perfection* 28, *Fondations*, 24, *Demeures*, VI, 6, Lettres 326, 403 ; JEAN DE LA CROIX, *Vive Flamme B*, 2.30 ; THÉRÈSE DE LISIEUX, Lettre 190.

23. Voir J.-B. LECUIT, « L'épreuve de la providence. Plan infaillible ou liberté qui se risque ? », *Recherches de Science Religieuse*, 106/2 (2018) 255-274 et « La providence, plan infaillible, ou désir agissant ? Pour un approfondissement du débat », *Recherches de Science Religieuse*, 107/1 (2019) 123-135.

Si le Dieu trinitaire était « toute-puissance » au-delà de l'amour qui s'est rendu visible sur la croix, au sens d'un « pouvant-tout » conçu de façon nominaliste, si le Dieu trinitaire avait eu d'autres possibilités que celle de Jésus-Christ, il n'aurait pas eu à laisser mourir Jésus criant vers lui ; il aurait pu – naturellement en incluant les causes secondes créées – empêcher Auschwitz. Mais la toute-puissance de Dieu *est* l'amour, qui ne peut parvenir à ses fins par aucun autre moyen que ceux de l'amour crucifié de Jésus²⁴.

La providence de Dieu n'a donc pas d'autres moyens, en ce monde, que ceux de l'amour qui se laisse crucifier, non pas bien qu'il puisse forcer la liberté humaine, mais parce qu'il ne peut le vouloir sans cesser d'être amour. Ce mode d'exercice de la providence met à l'épreuve notre désir spontané d'une maîtrise omnipotente des événements, y compris des actes libres, par celui en qui nous voudrions pouvoir placer une confiance qui n'aurait pas eu à se convertir.

Alors que beaucoup de chrétiens discernent l'action de la providence dans l'évitement des épreuves, il faut la situer dans *la conformation au Christ* traversant par amour la grande épreuve de sa passion. Cela est exprimé par Paul en ce sommet de l'évocation biblique de la providence :

Nous savons qu'avec ceux qui l'aiment, Dieu collabore en tout pour leur bien, avec ceux qu'il a appelés selon son dessein. Car ceux que d'avance il a discernés, il les a aussi prédestinés à être conformés (summorphous²⁵) à l'image de son Fils, afin qu'il soit l'aîné d'une multitude de frères [...] Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous accordera-t-il pas toute faveur ? (Rm 8, 28-32).

La providence, écrit Olivier Boulnois en référence à ce même passage, « ne mène à rien d'autre qu'au Christ, et ne permet pas de suivre d'autre voie que lui. En promettant aux hommes le bien, Dieu ne leur épargne pas les maux²⁶ ». De ce point de vue, plutôt que de déclarer providentiels certains événements à l'exception des autres (tel le succès numérique évoqué précédemment) il paraît plus juste de ne déclarer providentielle que l'action de Dieu en notre faveur, quels que soient les événements (y compris l'absence de succès numérique, et même la disparition d'un institut religieux).

Il en résulte que du point de vue de la foi, le « bon fruit » n'est pas celui qui apparaît tel selon la perspective trop humaine et immédiate du succès numérique, ni même de la simple survie. Même si la proportion d'êtres humains entrés dans l'Église visible a fortement augmenté au cours des siècles, l'action de la providence ne donne pas de garantie certaine que la fidélité des croyants s'accompagnera toujours d'un tel succès numérique : « *le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ?* » (Lc 18,8)

Le seul « bon fruit » que la providence puisse garantir aux personnes qui se laissent guider par elle, c'est *le progrès dans la conformité au Christ* des personnes et des institutions. Or, comme en attestent son action publique, son procès, sa passion et sa mort en croix, être et agir comme lui ne garantit pas le nombre et la fidélité des adhérents ! C'est évidemment le cas avant sa mort, mais, pour la raison qui vient d'être indiquée, cela le reste aujourd'hui. Certains succès quantitatifs sont liés à la conformation au Christ, d'autres en sont indépendants, et d'autres peuvent même résulter de l'absence de conformité à son message, ou même de sa déformation.

Le principal critère de discernement de la conformité au Christ n'est donc pas à chercher dans le succès quantitatif, mais dans *une fructification semblable à la sienne* : une fructification

24. K.-H. MENKE, *Das unterscheidend Christliche*, Pustet, 2015, p. 194 ; voir p. 81.

25. Voir 2 Co 3, 18 : « Nous sommes transformés (*metamorphoumetha*) en cette même image ».

26. O. BOULNOIS, « Le concept de Dieu après la théodicée », *Communio. Revue Catholique Internationale*, 27/4 (2002) 45-72, p. 67.

qui jaillit de l'amour se donnant jusqu'à accepter de mourir pour autrui, en pardonnant à ses ennemis. Un amour que seul un « reste d'Israël », « peuple humble et modeste », ne commettant plus « l'iniquité » (So 3,12-13), a su (ou saura ?) vivre. Un amour que les pauvres et les petits – « ce qui dans le monde est sans naissance et ce que l'on méprise » –, accueillent bien davantage que « les sages et les puissants » (1Co 1,26-28). Un amour dont seul le « jugement dernier » révélera pleinement par qui et dans quelle mesure il a été vécu (Mt 25). Un amour que la pauvre veuve de Mc 12,41-44 a vécu bien davantage que les grands donateurs du Temple, même si sa contribution fut quantitativement dérisoire. Mais c'est pourtant elle que Jésus donne en exemple : « *elle a donné toute sa vie (holon ton bion autès)* » ; en ce sens elle est une épiphanie du Christ, qui a trouvé en elle quelqu'un qui lui ressemble. Ce n'est pas aux hommes en vue et aux séducteurs de foules que Jésus s'identifie : « *Malheur, lorsque tous les hommes diront du bien de vous ! C'est de cette manière, en effet, que leurs pères traitaient les faux prophètes.* » (Lc 6,26). Il s'identifie à cette pauvre veuve, et plus radicalement au petit enfant : « *Puis, prenant un petit enfant, il le plaça au milieu d'eux et, l'ayant embrassé, il leur dit : "Quiconque accueille un des petits enfants tels que lui à cause de mon nom, c'est moi qu'il accueille"* » (Mc 9, 36-37).

Ce critère de conformité n'a strictement rien à voir avoir avec la quantité : « *étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la Vie, et il en est peu qui le trouvent* » (Mt 7,14) dit Jésus dans le verset qui précède immédiatement cet avertissement : « *Méfiez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous déguisés en brebis, mais au-dedans sont des loups rapaces. C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez* » (Mt 7,15-16).

À la lumière de ces réflexions, il apparaît que le succès quantitatif ne peut jamais être un critère de conformité au Christ des fondateurs, des institutions et de leurs membres. Dans une mesure variable, il peut en découler, mais il ne peut servir de critère de cette conformité.

Dès 1968, alors que, dans un contexte d'accélération du déclin quantitatif, la tentation guettait d'évaluer la qualité par la quantité, Joseph Ratzinger avait déjà attiré l'attention sur la fausseté d'une telle corrélation :

Peut-être éprouvons-nous, chrétiens d'aujourd'hui, de l'envie, en entendant faire l'éloge des gens du Moyen Âge, qui paraissaient être tous d'excellents croyants. Il sera bon alors de jeter un coup d'œil dans les coulisses, à la lumière de la recherche historique actuelle. Nous verrons alors, à cette époque déjà, que la grande masse ne faisait que suivre en troupeau, et que le nombre de ceux qui étaient véritablement entrés dans le mouvement profond de la foi se réduisait à très peu. Nous verrons que pour beaucoup la foi était un ensemble de formes de vie, données au départ, plus propre à leur cacher l'aventure exaltante de la foi, qu'à la découvrir à leurs yeux. La raison ? C'est qu'un abîme infini sépare Dieu de l'homme ; de par sa nature, l'homme ne peut apercevoir que ce qui n'est pas Dieu²⁷.

Le grand nombre des vocations, des fondations et des adhérents ne peut pas être attribué à la qualité de la conformité à la volonté de Dieu des institutions qui en bénéficient, ainsi qu'à celle de leurs membres, et en particulier de leurs fondateurs.

En effet, cela supposerait que Dieu maîtrise ou contrôle suffisamment les personnes et les événements pour pouvoir assurer le succès numérique de ce

27. J. RATZINGER, *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Édition augmentée d'une préface pour l'an 2000, Paris, Éditions du Cerf, 2005 (*Einführung in das Christentum*, 1968), p. 14 et 15.

qui a de la qualité, et pour empêcher le succès numérique de ce qui n'en a pas, ou trop peu.

Or la perpétration de crimes et d'abus au sein même des instituts les plus prolifiques, y compris par leurs fondateurs, est une raison particulièrement impérieuse de mettre en cause la conception attribuant à Dieu un tel contrôle du cours des événements, par l'exercice d'une puissance et d'une providence réputées infaillibles. Cette conception implique en effet que toutes les épreuves, doivent être regardées comme « envoyées » par lui, selon l'expression omniprésente dans la littérature spirituelle jusqu'à la seconde guerre mondiale. Mais qui peut dire aujourd'hui cela, par exemple, du viol d'un enfant ou d'un adulte par un prêtre ?

La providence de Dieu n'est pas un contrôle omnipotent. Elle n'a pas d'autres moyens, en ce monde, que ceux de l'amour qui se laisse crucifier, non pas bien qu'il puisse forcer la liberté humaine, mais parce qu'il ne peut le vouloir sans cesser d'être amour.

C'est pourquoi le seul « bon fruit » que la providence puisse garantir aux personnes qui se laissent guider par elle, c'est *le progrès dans la conformité au Christ* des personnes et des institutions.

À la lumière de ces réflexions, il apparaît donc que le succès quantitatif ne peut jamais être un critère de conformité au Christ des fondateurs, des institutions et de leur nombre. Dans une mesure variable, il peut en découler, mais il ne peut servir de critère de cette conformité.

C. Chemin vers des recommandations

I. Préable : ouverture ou fermeture à l'altérité ?

1. Les « sociétés closes » de Henri Bergson, éclairage sur les causes systémiques

Les drames révélés dans l'Église nous interpellent à deux niveaux : le crime initial, sur lequel les évêques²⁸ semblent se focaliser, et le traitement qui en a été fait et que pointe le rapport de la CIASE, suggérant des causes systémiques. Il faut donc considérer l'ensemble du « système », y compris les hommes de l'institution et les simples fidèles. Or l'analyse que fait Bergson des « sociétés closes » dans *Les deux sources de la morale et de la religion*²⁹ (DS) peut éclairer le fonctionnement naturel, systémique, d'institutions séculières ou religieuses, sans omettre l'institution Église, fonctionnement d'autant plus préjudiciable pour les personnes s'il reste

28. *L'arbre et ses fruits, trouble ecclésial...* (déc. 2020).

29. Henri BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion*, P.U.F., Paris, 1932.

ignoré. Et c'est justement contre cette ignorance, source de péché, que Jésus ne cesse de nous mettre en garde. Saint Thomas d'Aquin disait « la grâce ne supprime pas la nature... » ; Bergson dit « les dispositions de l'espèce subsistent, immuables, au fond de chacun de nous » et propose, pour vivre l'amour, de « tourner » la nature : « [l'humanité] ne la tournera *que si elle en connaît la configuration*. » (DS p. 291).

* « *Connaître la configuration » de la nature* »

Selon Bergson, tout vivant, à quelque échelle que ce soit, de l'amibe à la société animale, est régi par *un* principe d'organisation qui vise à la perpétuation de l'espèce. Ce principe ordonne la *soumission des éléments* de l'organisme à la vie de l'ensemble. Bergson appelle « société close » un groupe humain entièrement soumis à ce principe, unanimement dressé contre toute menace extérieure et dans lequel l'individu est analogue à « *la fourmi pour la fourmilière* » (DS p. 283).

On reconnaît ici certains faits sociaux, notamment quand l'élément met en danger l'ensemble : « *il vaut mieux qu'un seul meure, et que l'ensemble ne périsse pas* », est la parfaite expression d'une loi biologique.

L'unique objet de la société close est la survie du groupe et la perpétuation de l'espèce. La société close est « une société qui ne vise qu'à se conserver » (DS p. 49). « En temps ordinaire, nous nous conformons à nos obligations plutôt que nous ne pensons à elles. [...] *l'habitude* suffit, et nous n'avons le plus souvent qu'à nous *laisser aller* pour donner à la société ce qu'elle attend de nous. » (DS pp. 11-12).

Voilà un *point très important* : Il n'y a pas dans la société close de relation directe entre les éléments qui composent le corps, car ce n'est pas nécessaire à la survie de l'espèce. Seule importe la soumission des éléments au principe hiérarchique et à ceux qui l'incarnent. D'où la disparition de la relation fraternelle.

* *La relation fraternelle dans la société close*

Dans ce contexte de société close, la parole et l'écoute, n'existent pas car la parole n'est pas *nécessaire* (pour la vie de l'espèce), elle est *inaudible* dans un rapport de verticalité où seule la hiérarchie compte et elle est *dangereuse* car elle apporte le nouveau qui met en péril l'ensemble. Ainsi, la première manifestation d'un fonctionnement de société humaine stagnant dans les limites de la nature est la façon dont la parole circule.

C'est ce qu'illustre le récit du repas à Béthanie chez Marthe et Marie. Trois personnes sont dans une même pièce. L'une a quelque chose à réclamer à la deuxième, mais curieusement, adresse sa demande à la troisième qui a une position d'autorité. Nous sommes dans une petite société close. Il n'y a pas de relation entre les sœurs de sang. Il faut un tiers ayant autorité pour que celui qui a quelque chose à dire puisse dire et celui qui doit entendre entende. Marthe se subordonne pour mieux dominer. Interrompant la relation horizontale en cours, elle dit « *maître* » à Jésus mais lui donne l'ordre de donner un ordre : « *Dis-lui donc de m'aider !* ». Elle est dans une relation de domination verticale.

L'hypothèse ici est que face à la parole mal orientée de Marthe est l'oreille mal orientée de Marie. Marie, enfermée elle aussi dans un monde sans parole et sans écoute se met pour le coup, elle, à l'école de la relation directe, dans un dialogue d'amitié (la meilleure part ?) avec Jésus.

En nous révélant le Père, Jésus révèle notre être de frère : « *celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, est incapable d'aimer Dieu, qu'il ne voit pas* » (1 Jn 4,20) et nous exhorte à investir la relation fraternelle.

* Conclusion

Les caractéristiques de la société close sont pointées dans le rapport de la CIASE après avoir été identifiées par les victimes confrontées à l'esprit de corps, l'inertie, l'indifférence, l'omerta, le souci de l'image, voire les louanges accordées par l'Église à leurs persécuteurs pour leurs « bons fruits ». *Au sein de l'Église ces dernières décennies*, au lieu de vivre la fraternité, nous avons vécu et nous sommes contents d'un silence assourdissant - typique du fonctionnement de société close - à tous les niveaux de la hiérarchie. C'est ce qui arrive quand, comme le dit Bergson, pris par « l'habitude », l'homme se « laisse aller » à la pente de la nature. Cette pente de la nature qui rend la relation au frère superfétatoire.

La pente de la nature est une tentation cachée pour tout homme dans toute organisation fut-elle l'Église. Elle exclut donc la parole fraternelle, la *parrhèsia*. Elle détourne du Père qui nous fait tous frères. Elle est le terrain de prédilection du jeu des manipulateurs. Le processus d'emprise y trouve toutes ses justifications. Frontière, corps, unité, hiérarchie ... peuvent être prétextes à toutes sortes de dérives.

Le fonctionnement naturel de toute société, Église incluse, vise à la perpétuation de l'espèce, la survie du groupe.

Ce fonctionnement est nécessaire mais s'y cantonner expose l'homme à vivre une destinée de fourmi dans sa fourmilière.

Dans la société close, la parole n'est pas nécessaire, elle est inaudible et dangereuse. La société close exclut de fait la *parrhèsia*. Elle détourne du Père qui nous fait tous frères.

« ...vous êtes tous frères. Ne donnez à personne sur terre le nom de père, ... Ne vous faites pas non plus donner le titre de maîtres, car vous n'avez qu'un seul maître, le Christ. » Mt 23, 8-10.

2. Le processus de l'emprise³⁰

À l'extrême, une société close qui n'y prend garde peut devenir un groupe à caractère sectaire. L'obstacle le plus important dans le traitement des abus au sein de structures religieuses semble résider dans la difficulté de comprendre l'emprise qui, en-deçà des violences subies, constitue en soi le traumatisme majeur pour la victime. Le système d'emprise et la caution de l'Église ont permis les abus divers commis dans les groupes catholiques déviants.

30. Texte élaboré à partir de l'exposé de Jean-Pierre Jouglà, délégué de la Cellule de lutte contre les dérives sectaires dans l'Église, pour une rencontre à Leipzig en novembre 2020.

Aucun des abus, aucun des viols, de femmes, d'hommes ou d'enfants, aucune atteinte aux biens ou à la personne, n'auraient été possibles sans *une mise en état d'assujettissement* et le silence de l'Église.

** L'emprise de nature sectaire*

Si nous prêtons attention aux récits des victimes, nous voyons apparaître quelques invariants au nombre desquels celui de la géographie physique du groupe déviant qui se constitue autour de **l'idée de territoire**, dans lequel le pouvoir spirituel n'est pas séparé du pouvoir temporel, et placé entre les mains d'une unique personne ou groupe de personnes.

Ce territoire peut être réel, virtuel (mais dans ce cas il revêt pour celui qui l'habite autant de réalité que s'il était concrètement matérialisé) ou symbolique. C'est un lieu d'**utopie**. Il s'agit d'un territoire d'identification pour chacun, lieu d'élection qui participera parfois à la construction d'un archipel de lieux « à part » lesquels fonctionneront alors en réseau. Qu'il soit virtuel ou réel, ce lieu sera vécu comme un lieu de pureté.

Qu'il soit dit ou tu, le groupement déviant a un **projet politique**, qui consiste en un **changement de paradigme**, soit un changement de cadre interprétatif de la réalité qui concerne tous les aspects de la vie. Le monde extérieur est pensé comme hostile et le territoire délimite une frontière entre ce monde extérieur dangereux (composé de toute personne qui ne fait pas partie du groupe) et l'intérieur du groupe. Dans le même temps que le groupe va décrire le monde extérieur comme hostile, toxique, les membres du groupe auront comme mission de le transformer pour qu'il devienne à l'image de leur utopie et lui soit soumis et même exploité par elle. A ce niveau l'adepte va s'inscrire dans les projections type pensée magique nourrie par le leader qui fera passer le moindre événement par ce mécanisme pathologique d'interprétation. C'est ainsi que l'on peut entendre des victimes sorties de communautés déviantes expliquer qu'on leur disait de se méfier de toute personne qui n'est pas « ami de la communauté » y compris de leur évêque.

Entre le monde extérieur et le monde du groupe de nature sectaire va être érigée une **frontière** virtuelle et rarement concrète, impalpable la plupart du temps depuis l'extérieur. Cette frontière est le filtre qui ne laissera jamais percevoir par les « profanes » la dimension ésotérique du groupe³¹. Seule une version exotérique des pratiques et des techniques du groupe filtrera, ne permettant pas au regard extérieur de comprendre les pressions subies par les victimes. La frontière protège des influences extérieures, des repères antérieurs que représentaient les informations, les connaissances intellectuelles, les liens affectifs et familiaux mais elle protège également des éventuels contrôles extérieurs rendant par exemple les « visites canoniques » plus ou moins pertinentes. Le membre du groupement de nature sectaire pourra facilement être amené à obéir à des injonctions qui seront contraires à son éthique ou à ses convictions premières. La frontière se transforme alors facilement en prison.

A la tête de ce lieu à part, on va trouver un **leader** ou « un conducteur spirituel dangereux ». Il faut ici déconstruire une idée fausse souvent véhiculée : ce n'est pas la victime qui est « fragile psychologiquement », mais bien le gourou. L'emprise a rendu la victime vulnérable, mais elle ne l'était pas nécessairement au moment d'entrer dans le groupe. De plus, nous commettons souvent l'erreur de considérer ce leader comme étant bien intentionné ! Alors que chacun cherche à trouver un profil de fragilité préexistante chez la personne qui a été mise sous

31. On retrouve cela de façon très nette dans le rapport de l'Arche et l'analyse des courriers entre Jean Vanier et Thomas Philippe.

emprise, personne n'analyse le profil particulier qui transforme un individu en « conducteur spirituel dangereux ».

Le dualisme mis en place est de type **gnostique** : le monde, le corps et le temps présent sont mauvais et suspects. Le salut ne vient que de la connaissance réservée au groupe, transmise par le leader. Personne extérieur au groupe ne peut le comprendre.

** Une collusion des pouvoirs*

Pour asseoir son pouvoir, le leader va mettre en place sans aucune originalité, la tripartition sociale habituelle : un pouvoir normatif, un pouvoir exécutif et un pouvoir judiciaire. La confusion de ces trois pouvoirs entre les mains d'un seul lui donne une légitimité qui rend impossible toute remise en question à l'intérieur du groupe. C'est parce que le chef est investi du pouvoir absolu qu'il est légitime aux yeux des membres du groupe de nature sectaire !

- Le « conducteur spirituel » va édicter les normes internes du groupe en fonction de ses désirs personnels et même de ses fantasmes. Les normes internes seront supérieures aux lois de la société extérieure et vont justifier aux yeux de ceux qui y sont soumis les actions que la société civile pourrait qualifier d'infractions. C'est ce caractère hiérarchiquement supérieur de la loi du groupe de nature sectaire sur la loi extérieure qui justifiera également les faux témoignages en justice pour contrer l'éventuelle plainte d'une victime.
- Le pouvoir exécutif du groupement obéissant à un leader spirituel abusif va se décliner autour des attributs régaliens classiques dans divers secteurs d'activité du groupe. Ces attributs régaliens vont se distribuer autour d'une langue propre de type **novlangue** orwellienne. Le leader va s'arroger le droit bien souvent de **renommer** l'adepte, créant ainsi un état civil propre. Le conducteur spirituel déviant pourra mettre en place **un système éducatif** si le groupe a des enfants parmi ses membres. Fréquemment on rencontrera **un système de soins alternatif**, basé sur des paradigmes ésotériques remettant en question la dimension scientifique des soins. Le leader n'hésitera pas à inventer une **histoire mythique collective** distribuant à chacun un rôle prédestiné s'inscrivant dans l'hagiographie du chef. Le leader met en place la plupart du temps **un système financier et économique propre** dont il est le bénéficiaire.
- Il va de soi que le leader de ce type de mouvement de nature sectaire sera le juge chargé de sanctionner tout écart à la règle qu'il a lui-même posée. La sanction prononcée par le « conducteur spirituel dangereux » pourra être une sanction réelle mais aussi parfois d'ordre magique. Dans tous les cas, cette sanction paralysera le membre du groupe en le renvoyant à une culpabilisation irrationnelle. Ce pouvoir judiciaire a comme bras armé l'ensemble de la communauté. Il culpabilise le membre qui peut être coupable d'avoir laissé entrer en lui des « pensées négatives », d'avoir retardé l'évolution du groupe, d'avoir gardé des contacts avec la « vieille vie », d'avoir été tenté par « l'esprit du mal »
- La sanction pourra être une « purification », une prière de « délivrance », un « exorcisme », un travail d'intérêt groupal, un bannissement, une interprétation culpabilisante d'une maladie relevant d'un « faux souvenir induit », une condamnation en apostasie et même des sanctions que la victime s'auto infligera. L'exercice de ce pouvoir judiciaire explique la continuité de l'emprise après que le membre soit sorti du groupe.

** Description sommaire du processus de mise en état de faiblesse autour de huit étapes*

- **Une rencontre confiante** avec une personne « digne de confiance » ou fascinante
- Mise en place de la **séduction** : un discours narcissisant (par ex : « tu as la vocation ») flatte le futur membre pour l'intégrer au groupe (*love-bombing*).
- **Isolement progressif**, sous prétextes de purification, de protection des mauvaises influences extérieures.
- **Affaiblissement** systématique, physique et psychique. L'emploi du temps ne laisse aucun temps libre. Les travaux s'enchaînent. Les privations de sommeil ou de nourriture (sous prétexte d'ascèse ou de pauvreté) aggravent la situation. Cela rend impossible tout esprit critique.
- **Techniques spécifiques d'emprise**. Par exemple, instiller un enseignement particulier à partir d'interprétations fantaisistes de la doctrine ecclésiale (thèmes dominants autour de la possession, du diable, de la fin du monde, de l'eschatologie ; fascination pour les fins dernières) et à partir de techniques spécifiques souvent empruntées au domaine de la psychologie plus ou moins dévoyée. (Prières de guérison, de délivrance, agapéthérapies, etc.)
- **Mise en place de la culpabilité liée au doute**. A ce stade, la victime a assimilé les paradigmes de changement instillés par l'abuseur et elle est inscrite dans une culpabilité liée au doute qui pourrait naître en elle par rapport à l'enseignement qui lui est délivré. Quand l'adepte se sent coupable de douter et de penser, il est devenu adepte. C'est ainsi qu'apparaît une paralysie du système de défense ; ce que le législateur français de 2001 (Loi About Picard³²) qualifiait d'altération du jugement résultant de l'exercice de pressions graves ou répétées ou de techniques conduisant à des actes ou abstentions gravement préjudiciables. La plupart des témoignages reçus décrivent ce lent enfermement pouvant aboutir à toutes sortes de pratiques que la victime aurait refusées en temps normal.
- Mise en place du **prosélytisme**. L'adepte manipulé devient à son tour manipulateur.
- Mise en place de « **rappels** ». Les rites, bilans journaliers (dévoilement régulier du for interne au conducteur dangereux), menaces, sont autant de rappels qui renforcent l'emprise et qui induisent une sorte d'auto-allumage, à tel point que même une fois sorti, l'adepte peut rester sous l'emprise du groupe. Ce n'est pas parce que l'adepte est sorti de la secte que la secte est sortie de lui.

Ce processus, sommairement décrit, fera naître un véritable changement d'état de conscience et débouchera sur une coupure totale d'avec le réseau d'appartenance originaire de la victime. Le monde extérieur lui deviendra étranger et elle sera elle-même devenue une étrangère pour ses proches. La victime devient alors la chose du prédateur mais aussi du groupe d'appartenance qui s'est construit pour modeler la victime et en faire l'habitant d'une autre planète, un habitant coupé de ses racines et transformé en apatride si un jour elle devait quitter le groupe.

32. Cf. Article 223-15-2 du code pénal qui vise spécifiquement, dans son alinéa second, le « dirigeant de fait ou de droit du groupement qui poursuit des activités ayant pour but ou pour effet de créer, de maintenir ou d'exploiter la sujétion psychologique ou physique des personnes qui participent à ces activités... ».

Il est possible de constater que souvent, l'abus de pouvoir suit ce qu'Hannah Arendt avait clairement exposé dans *Le système totalitaire*. Tout commence par « le meurtre de la personne juridique³³ » : des délits sont commis, mais ils ne sont pas considérés comme des délits et ne sont pas punis. Puis, « le pas décisif suivant dans la préparation de cadavre vivant est le meurtre en l'homme de la personne morale³⁴ ». La conscience est anéantie. Ceux qui sont témoins de tels délits ne sont plus en capacité de s'indigner. Enfin, la destruction de l'individualité est le dernier obstacle franchi. « Après le meurtre de la personne morale et l'anéantissement de la personne juridique, la destruction de l'individualité est presque toujours couronnée de succès³⁵ ».

On retrouve ce mécanisme dans les témoignages de victimes : la destruction peut aller, comme chez d'anciens membres de la famille saint Jean, à ne plus pouvoir lire les Écritures, tant leur interprétation (et notamment celle de l'évangile selon Jean) a été faussée.

II. Recommandations conclusives

1. Ne plus utiliser la métaphore de Mt 7 pour justifier une œuvre et son auteur

2. Relativiser le quantitatif et tout ce qui relève de l'apparence (notoriété, gloire, bel aspect extérieur, discours lisse... les critères mondains en somme).

3. Écouter le cri des victimes-témoins. Ne pas lire les Écritures sans eux/elles.

4. Réintégrer les versets des psaumes imprécatoires dans la liturgie afin de donner des mots pour dire la plainte, d'entendre véritablement le cri des victimes et comprendre en profondeur le salut de Dieu

5. Connaître le processus de l'emprise pour éviter une forme de naïveté dans les interprétations bibliques comme dans les visites canoniques ou apostoliques

6. Former les visiteurs et les évêques aux visites canoniques et au risque d'emprise

Ceci sera sans doute traité par un autre groupe, néanmoins nous avons laissé nos remarques afin que la CORREF s'en saisisse si elle le pense nécessaire.

- La vigilance épiscopale : comment elle s'exerce, avec quelles personnes et quelles compétences
- S'inspirer des grilles de lectures qui existent déjà (Annexe) pour les visites canoniques de communautés.

33. Hannah ARENDT, *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, Points Essais, 2002, p. 258.

34. *Idem*, p. 265.

35. *Idem*, p. 271.

- Lire avec attention les textes normatifs des Instituts et ne les approuver que lorsqu'ils sont précis et cohérents avec le droit en vigueur et le droit canonique.
- Organiser systématiquement des visites canoniques mixtes. Toujours associer des femmes à la visite canonique de groupes féminins. Le visiteur doit pouvoir aller visiter tous les lieux et toutes les pratiques (manger au réfectoire avec les sœurs, voir leurs cellules...).
- Évaluer avec précision quel est le rapport à la loi et à la parole dans l'institut visité :
 - o L'institut pense-t-il être au-dessus de la loi,
 - o Respecte-t-il le cadre légal (droit du travail, obligations sociales, protection des mineurs, impôts, normes de sécurité).
 - o Le droit est là pour les plus faibles³⁶ (article de Stéphane Joulain)
- Être tout particulièrement attentif aux discours autour du thème des vocations. Comme l'avait noté Hervé Legrand, on est passé d'une théologie de l'appel à une théologie de la vocation qui sous-entend que « Dieu sait depuis toujours où est ta place » et par conséquent « L'Église sait où est ta place ».
- Être tout particulièrement attentif aux mécanismes de soumission qui s'apparentent à l'obéissance (demander l'autorisation du supérieur pour tout).
- Être attentif aussi aux manques d'autorité, à l'insécurité institutionnelle qui provoque aussi des abus.
- Évaluer la réception du Concile Vatican II dans les communautés visitées (intérêt, indifférence, rejet ?)
- Le lien avec l'Église locale : être un parmi d'autres dans le peuple chrétien et non dans une position de surplomb
- Le lien avec la société

7. Interdire l'entrée de nouveaux membres dans les communautés problématiques

8. Moratoire sur la création de communautés nouvelles

- Nous demandons de repousser *sine die* la reconnaissance de communautés nouvelles (associations privées et publiques de fidèles *menant la vie commune*) pour se laisser le temps d'analyser la situation dans laquelle nous sommes aujourd'hui. Cela s'est déjà fait au XIII^e avec les ordres mendiants.
- Obligation de communiquer sur le niveau de reconnaissance canonique sur tout document et site internet concernant l'institut.

9. Dissoudre les communautés déviantes, et se donner les moyens pour accompagner les membres.

36. Stéphane JOULAIN, *La Croix* du 23 octobre 2022 : « Le droit canon est souvent utilisé pour défendre le puissant face au faible, alors que la raison d'être du droit est de protéger le faible du fort ». <https://www.la-croix.com/Debats/Affaire-Santier-Je-crois-capacite-linstitution-ecclesiale-rendre-justice-matiere-penale-2022-10-23-1201239023>

10. Ne pas accepter un dossier de béatification avant un délai de 50 ans après le décès de la personne.

- Il convient de traiter avec attention les dossiers d'introduction des causes de béatification. D'où vient la demande ? Quel délai de prudence après le décès faut-il respecter (pour éviter de participer à une opération organisée de communication ?) : *Sancto tardivo !*

III. Pour aller plus loin.

Ce n'est pas directement l'objet de notre commande, mais il nous a semblé important de travailler les deux questions suivantes :

1. Se pencher sérieusement sur le contenu doctrinal des groupes issus du renouveau charismatique, et notamment des groupes qui promeuvent :

Les prières de guérison, les prières de délivrance et divers petits exorcismes, les mélanges psycho-spirituels tels que l'Agapèthérapie (le Cénacle de Cacouna au Québec), la Christothérapie (proposée en Mayenne par L'Étoile Notre Dame³⁷), les groupes qui promeuvent la « guérison » des abus sexuels par la prière comme « Du chagrin à la grâce³⁸ » posent la question de l'hétérodoxie de leurs doctrines.

Un danger tout particulier est à souligner dans les pratiques de bibliomancie³⁹. Dans certaines communautés nouvelles, une certaine façon d'utiliser les Écritures est tordue : ouvrir les Écritures pour chercher comment agir relève d'une pratique magique de la parole. De plus, cela risque de se substituer à la liturgie, dans laquelle la parole de Dieu est reçue dans la communauté et non dans une relation sans médiation entre Dieu et l'homme. Or, la parole de Dieu peut aussi nous venir par le frère. Dans ces communautés, c'est pourtant transmis comme une "bonne pratique". On fait référence à François d'Assise qui a peut-être fait cela une ou deux fois dans sa vie⁴⁰.

37. <https://www.etoilenotredame.org/page/la-christotherapie-c-est-quoi->

38. <https://www.duchagrinalagrace.com>

39. « Il s'agit pour l'intéressé d'interroger un livre, la Bible le plus souvent, en s'en remettant au hasard, pour y trouver la réponse à une question en rapport avec la vocation et le salut. Le volume est ouvert à n'importe quelle page, puis une ligne est pointée. La sentence qui s'y trouve favorisera le discernement. » Fabienne HENRYOT, « Quand Dieu parle dans le livre : pratiques de la bibliomancie chrétienne », *Communication & langages*, 2017/3 (N° 193), p. 3-23

40. Jean de la Croix, *La montée du mont Carmel*, Cerf, 2010, Livre II, chap. 16, § 14 : « Il leur paraît bon d'accepter les unes [les visions venant de Dieu] et de repousser les autres, se mettant ainsi, eux et les âmes, en grande peine et en grand danger à vouloir discerner entre les fausses et les véritables. Dieu ne leur demande pas de se mettre en cette peine, ni d'exposer les âmes simples et crédules à ce danger et à cette lutte car ils disposent, pour avancer sur le chemin, d'une doctrine saine et sûre qui est la foi. » *Ibid.*, Livre II, chapitre 17, § 7 : « On ne trouverait à cela [discerner entre les bonnes et les mauvaises révélations et à reconnaître s'il s'agit de l'ange de lumière ou de l'ange des ténèbres] aucun profit, mais une perte de temps et un obstacle pour l'âme qui s'exposerait alors à de nombreuses imperfections et à ne plus aller de l'avant parce qu'elle s'occuperait de ce qui est inutile au lieu

L'exhortation apostolique *Verbum Domini* avait pourtant nettement mis en garde contre cette pratique :

§ 44 : En effet, le « littéralisme » mis en avant par la lecture fondamentaliste représente en réalité une trahison aussi bien du sens littéral que du sens spirituel, en ouvrant la voie à des instrumentalisation de diverses natures, en répandant par exemple des interprétations anti-ecclésiales des Écritures elles-mêmes. [...] Le fondamentalisme tend à traiter le texte biblique comme s'il avait été dicté mot à mot par l'Esprit et n'arrive pas à reconnaître que la Parole de Dieu a été formulée dans un langage et une phraséologie conditionnés par telle ou telle époque.

§ 86. [...] il faut éviter le risque d'une approche individualiste, en se rappelant que la Parole de Dieu nous est précisément donnée pour construire la communion, pour nous unir dans la vérité durant notre marche vers Dieu. C'est une Parole qui s'adresse à chacun personnellement, mais c'est aussi une Parole qui construit la communauté, qui construit l'Église. C'est pourquoi *le texte sacré doit toujours être abordé dans la communion ecclésiale*. En effet, « il est très important d'effectuer une lecture communautaire (...), car le sujet vivant de l'Écriture Sainte c'est le Peuple de Dieu, c'est l'Église.

Enfin, le renouveau charismatique promet souvent une théologie de la prospérité. Or, fructifier n'est pas forcément prospérer !

2. Travailler une sérieuse théologie du charisme et de l'Esprit saint

Ce qui fait porter du fruit, c'est l'Esprit saint. L'Esprit est à l'œuvre bien souvent là où on ne l'attend pas, partout où Dieu dialogue avec le monde. C'est l'Esprit saint qui est expert en humanité, pas l'Église. L'esprit de vérité est à l'œuvre partout. Ce n'est pas « nous » qui le possédons. Et comme Thomas l'a découvert, c'est l'Esprit du Christ *crucifié* et ressuscité.

Il semble que la question des charismes soit travaillée par le groupe de Sylvie ROBERT (commission théologique de la Corref).

de laisser de côté la médiocrité des perceptions et des connaissances particulières, comme nous l'avons dit au sujet des visions corporelles ; nous y reviendrons plus loin ». *Ibid.*, Livre II, chapitre 30 : « Puisque dans les chapitres 17, 18, 19 et 20 de ce livre, il est déjà question des erreurs et des dangers et de la prudence qu'il faut avoir, je m'y reporte et ne m'étends pas davantage ici. Je dis seulement que la leçon principale et sûre est de n'en faire aucun cas mais de se gouverner en tout par la raison et par ce que l'église nous a enseigné et nous enseigne à chaque jour. »